

# TROISIÈME PARTIE

## SUJETS DIVERS

### *Avertissement*

Avec le chapitre précédent, nous terminions l'étude détaillée des livres bibliques que nous avons entreprise avec le tome Ier de *La Bible lue sous les regards de l'art et de la raison*, étude qui se poursuivait avec l'ensemble des textes que vous avez sous les yeux. Nous souhaiterions dans les chapitres qui suivront compléter ce travail en esquissant une histoire de l'exégèse biblique avec tous les aléas et toutes les dérives qu'elle a connu au fil des temps. Et nous aimerions dans le chapitre qui suivra exposer des réflexions personnelles sur les positions de l'Église concernant la sexualité, le respect de la vie, l'interruption volontaire de grossesse, l'aide médicale à mourir, la guerre selon l'Ancien et le Nouveau Testament, la place de la femme dans l'Église catholique et dans l'islam, l'homosexualité et le divorce.

# CHAPITRE I

## L'EXÉGÈSE BIBLIQUE

(AVANT LE XIX<sup>E</sup> SIÈCLE)

Dans un contexte littéraire quelconque, on appelle exégèse toute interprétation d'un texte, surtout quand le sens de ce texte présente quelque obscurité. Le mot est apparu au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle dans un contexte religieux, où il désignait une interprétation philologique ou doctrinale d'un texte emprunté à la Bible. Il vient d'un mot grec qui signifie *explication*, mot dérivé du verbe *exêgesthai* qui se traduit par *guider* ou *conduire*.

### Exégèse biblique chez les juifs

Le mot *Pardes* se réfère dans le judaïsme rabbinique à diverses façons d'aborder l'exégèse biblique ou encore à l'étude de la Torah (la Loi ou ce que nous appelons le Pentateuque, c'est-à-dire les cinq premiers livres de l'Ancien Testament). En fait, *Pardes* peut être vu comme un acronyme épelé PaRDeS, c'est-à-dire comme un mot mnémotechnique formé des consonnes P, R, D et S, qui sont les initiales de mots qui désignent les quatre

différentes façons d'aborder la lecture et l'interprétation des textes bibliques. Il s'agit de : 1) *Peshat*, qui signifie surface ou droit, et se réfère au sens littéral (ou immédiat) d'un texte ; 2) *Remez*, qui signifie allusion, et se réfère au sens allégorique, symbolique ou caché qui se dissimule sous le sens littéral ; 3) *Derash*, qui signifie chercher, et se réfère à une interprétation métaphorique à partir de laquelle les lois morales ou sociales sont dérivées ; 4) *Sod* (prononcé s-o-o-d), qui signifie *secret* ou *mystère*, et se réfère à une interprétation ésotérique ou mystique d'un texte biblique.

Pour certains rabbins, la troisième approche est appelée *Din*, ce qui signifie *Loi*. Pour eux, *Derash* se divise en deux parts dont la première se réfère à la prédication, qui est classée sous *Remez*, et la seconde est de nature légale, donc classée sous *Din*.

Le mot *Pardes* signifie aussi en hébreu *verger* ; il vient d'une racine qui lui est apparentée dont dériverait, par l'intermédiaire du grec et du latin, le mot français *Paradis*. Mais ce verger correspondrait moins à un lieu physique qu'à un lieu spirituel. La Kabbale, qui s'affirmait comme une tradition ésotérique du judaïsme, prétend être une Loi secrète donnée par YaHWeH à Moïse au mont Sinäï, en même temps que la Torah, la Loi écrite et publique que rapporte nos bibles. Cette Kabbale correspondrait aux quatre niveaux dont serait constituée la Torah, niveaux que recouvrent les mots *Peshat*, *Remez*, *Deresh* et *Sod*.

## **Exégèse biblique chez les chrétiens**

**Au moment où furent rédigées les épîtres de Paul, qui constituent les premiers écrits du Nouveau Testament, et au moment où les quatre évangiles canoniques qui leur succéderont se répandirent dans la naissante chrétienté, la question des diverses significations exégétiques associées aux écrits de l'ancienne Alliance ne semble pas s'être posée explicitement. Mais ce point n'empêchera nullement les autorités de la Nouvelle Alliance de puiser abondamment à ces sources anciennes, dont au moins le sens littéral leur apparaissait spontanément, puisque c'est sur elles, ainsi que sur l'enseignement de Jésus, qu'ils fonderont les rudiments de leur théologie.**

**Dès le siècle suivant, les Pères de l'Église, les premiers penseurs chrétiens, commenceront à se préoccuper de la question des significations qu'il convient d'accorder à ce canon en voie de formation, ainsi qu'au vaste héritage qu'avaient légué leurs ancêtres à Jésus et à ses premiers compagnons et disciples.**

**Qu'on nous permette, avant d'y revenir et d'en arpenter à nouveau les grandes lignes, de nous rendre tout de suite au temps de Thomas d'Aquin, au XIII<sup>e</sup> siècle, alors que furent pour longtemps et clairement codifiées les règles qui régiraient l'étude des divers sens qu'il conviendrait, selon la**

**pensée de l'Église romaine, d'associer aux textes des Écritures. On trouvera ces idées dans l'article 10 de la première question de la première partie de sa *Somme théologique*. Sur ce point, la doctrine de Thomas n'a rien de proprement original ; elle s'inscrit dans une longue tradition qui remonte aux premiers Pères de l'Église et, au-delà, aux usages en vigueur chez les juifs de l'Ancienne Alliance.**

**Tout comme chez les exégètes juifs, et sans doute à leur exemple et à leur suite, la pensée chrétienne exposée par Thomas distinguait quatre niveaux de significations associés à la lecture et à l'interprétation des écrits bibliques. En un premier temps, Thomas d'Aquin partage en deux parts la signification de ces écrits : d'un côté, une signification immédiate et directe qui se rapporte au sens dit littéral ou historique, et de l'autre une signification dite spirituelle. Celle-ci sera à son tour partagée en trois parties dites allégorique, morale et anagogique. Le sens allégorique avait pour tâche d'articuler les liens entre l'Ancien et le Nouveau Testament, car chez les chrétiens l'on voyait dans le premier de ces ensembles une préfiguration et une annonce du second. Ainsi les paroles du troisième chapitre de la *Genèse*, où YaHWeH dit au serpent : « Je mettrai une hostilité entre la femme et toi, entre son lignage et le tien. Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon. », seront vues par certains comme l'annonce du triomphe de Marie et de Jésus sur les forces du Mal. Ou encore la traversée à pied**

**sec de la mer Rouge par Moïse et les Hébreux qu'il conduit sera considérée comme un signe précurseur du triomphe du Christ sur la mort. Ne me demandez pas : par quelle chaîne logique ceci est-il rattaché à cela ? À ce jeu-là où les penseurs chrétiens devinrent d'inépuisables champions, tout était dans tout et ... réciproquement. On le comprend, en ce qui concerne ce type d'interprétations, les exégètes juifs et chrétiens ne pouvaient partager les mêmes opinions et les mêmes croyances, car les premiers refusaient d'admettre que le Christ Jésus soit le Messie libérateur dont ils attendaient la venue. Paul, qui avait été formé dans les écoles rabbiniques où l'on pratiquait l'art des rapprochements allégoriques, sera, chez les chrétiens, le premier champion de ce type d'interprétation. Au début de l'histoire du christianisme, nombreux furent les nouveaux convertis d'origine grecque qui ne voyaient pas la nécessité d'intégrer la TaNaK dans l'héritage chrétien. Le sens allégorique, qui voyait dans l'Ancien Testament une préfiguration du Nouveau, joua un rôle important dans cette intégration des deux Testaments.**

**Le sens moral qui apparaît de façon plus évidente derrière le sens littéral des textes bibliques ne pose pas de grandes difficultés. Il est évident que l'un et l'autre Testaments dont la Bible est composée regorgent d'exemples, de paraboles et de récits, d'où l'on tirera spontanément des leçons morales et des objurgations à se bien conduire. Enfin, le**

sens anagogique, qui tire son étymologie des mots grecs *ana* et *agogein*, qui signifient respectivement *en haut* et *conduire*, se rapporte aux enseignements bibliques qui concernent l'au-delà et le salut de l'âme. Mais, Thomas insiste, la signification spirituelle, quelle que soit la forme qu'elle prenne, doit céder le pas à la forme littérale qui est vue comme primordiale.

Cette doctrine est loin d'être nouvelle, on la retrouve à peu près semblable dans l'œuvre de saint Bonaventure, son contemporain. Même de nos jours, elle apparaît telle quelle dans le *Catéchisme de l'Église catholique* naguère publié par les autorités vaticanes.

Revenons dans le passé vers les deux théologiens qui nous apparaissent comme ayant joué les rôles les plus importants dans l'élaboration de cette doctrine, nous voulons parler des Pères de l'Église Origène d'Alexandrie et Augustin d'Hippone, le premier appartenant à l'Église grecque, le second à l'Église latine.

### **Origène d'Alexandrie**

Il naquit vers 185 dans une famille chrétienne à une époque où les chrétiens de l'Empire romain étaient victimes d'inexorables persécutions ; il mourut vers 253 à Tyr, ville située sur la façade orientale de la Méditerranée.

**Son père ayant été martyrisé et dépouillé de ses biens, il se retrouve à la tête d'une famille de neuf personnes dont il doit assurer l'entretien. Comme il avait été instruit dans les belles-lettres et les Saintes Écritures, il put subvenir aux besoins de sa famille en enseignant la grammaire. En 215, il succède à Clément d'Alexandrie à la direction de l'École catéchétique de la ville.**

**Égaré par une interprétation trop littérale de certaines remarques qu'il a lues dans les évangiles de Matthieu et de Marc<sup>1</sup>, il se castrera afin, croit-il, d'échapper à la tentation. Ce qui lui vaudra de n'être pas officiellement canonisé, contrairement à maints autres Pères de l'Église, qui auraient moins mérité que lui de recevoir cet honneur. Il sera même exclu du sacerdoce et excommunié par un évêque avec qui il avait eu maille à partir. Il n'empêche qu'Origène sera considéré dans l'histoire de la pensée chrétienne comme le père de l'exégèse biblique, domaine auquel se rapporte une part importante de son œuvre inépuisable. La plus considérable partie de cette œuvre porte le titre d'*Hexaples*. Il s'agit d'une édition de la Bible présentée sur six colonnes, dont l'une contient le texte hébreu (ou araméen s'il se trouve) de l'Ancien Testament, et les autres les diverses**

---

1 « Il y a, en effet des eunuques qui sont nés ainsi du sein de leur mère, il y a des eunuques qui le sont devenus par l'action des hommes, et il y a des eunuques qui se sont rendus tels à cause du Royaume des cieux. Qui peut comprendre, qu'il comprenne ! » (Mt, 19, 12) « Et si ta main est pour toi une occasion de péché, coupe-la : mieux vaut pour toi entrer manchot dans la Vie éternelle que d'entrer avec tes deux mains dans le feu qui ne s'éteint pas. » (Mc, 9, 43)



versions grecques de la Bible alors en usage, dont la classique Septante. Il avait composé de nombreuses homélies et commentaires portant sur des livres de l'un et de l'autre Testaments. Par malheur, une part importante de ces textes, ainsi que de nombreux autres écrits, semble être irrémédiablement perdue. De ses homélies nous restent en particulier celles qu'il a composées pour l'évangile de Luc que Jérôme avait traduites en latin, ce qui leur permettra de se rendre jusqu'à nous.

Origène fera reposer sa méthode exégétique sur une triple distinction qu'il fonde sur sa conception des trois parties dont tout être humain serait composé : le corps, l'âme et l'esprit. Pour lui, en un premier temps, l'analyse d'un texte biblique se prêterait à trois sens différents : un sens littéral, un sens moral et un sens spirituel. Par la suite, chez lui comme chez ses successeurs, le sens spirituel se partagera en un sens allégorique et en un sens anagogique, comme dans la doctrine traditionnelle que nous avons précédemment exposée. En matière de lecture de la Bible, Origène proposera ce qu'on appellera la *Lectio divina* (La Lecture divine) qui, après avoir influencé d'autres Pères de l'Église grecque entrera et se répandra dans l'Église latine sous l'influence de Grégoire, d'Ambroise et d'Augustin, et sera introduite au VI<sup>e</sup> siècle par saint Benoît dans l'Ordre des bénédictins qu'il avait fondé. Cette lecture est fondée sur la croyance que les textes bibliques ne sont pas des

écrits quelconques, mais une vivante parole issue de Dieu, dont le croyant doit se rapprocher par la prière, la méditation et la contemplation. Cette conception du texte biblique imprégnera jusqu'à nos jours la pensée chrétienne.

Dans son *De Ratione Studii* (Guide des études), rédigé au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Érasme écrira : « Ex theologia secundum divinas litteras, nemo melius Origene. » (En matière de théologie, selon les Saintes Écritures personne ne surpasse Origène. » Sans doute, voulait-il dire en matière d'exégèse, car en théologie, Origène, dans ses *De Principiis* (Sur les principes) présentera des thèses audacieuses qui ne seront pas retenues par les penseurs chrétiens et les conciles qui viendront après lui. On a appelé origénisme l'ensemble de ces principes qui ne seront pas acceptés par la théologie chrétienne, et seront même par la suite condamnés par divers conciles. Il y développait une doctrine mystique, qui se rapprochait du gnosticisme, un mouvement de pensée répandu à partir du II<sup>e</sup> siècle de notre ère en marge de la pensée chrétienne officielle. Pour Origène, Dieu aurait en un premier temps créé un réservoir d'êtres spirituels, dont une partie aurait spontanément accepté son autorité — ils deviendront les anges —, une autre aurait carrément rejeté celle-ci : ils deviendront les démons —, et les autres, indécis, auraient hésité à prendre position —, ils seront plongés dans un corps humain au moment de sa conception et seront, selon leur conduite,

appelés au salut ou à la damnation. Origène croyait qu'un jour démons et damnés seraient pardonnés, que les âmes avaient été créés avant la conception des corps — doctrine manifestement d'origine platonicienne —, et qu'elles pouvaient même se réincarner.

Les écrits gnostiques furent progressivement marginalisés, puis rejetés hors des voies reçues par le christianisme officiel. Ils furent presque totalement oubliés, en dépit du grand intérêt qu'ils présentaient pour les historiens de la pensée chrétienne. Par bonheur, la fortuite redécouverte au siècle dernier des écrits gnostiques réunis en Égypte à Nag Hammadi aura révélé à la communauté des chercheurs un trésor presque oublié, susceptible d'éclairer les hésitations et les tâtonnements des origines de cette pensée.

Jérôme estimait à quelque deux mille titres l'œuvre monumentale d'Origène, dont une petite partie seulement nous est parvenue, souvent sous la forme de traductions latines faites à partir des originaux grecs. Une des plus intéressantes de ces traductions est le *Contra Celsum* d'Origène.

Par ailleurs inconnu, Celse, philosophe païen, aurait vers 178 composé un écrit polémique intitulé *Aléthès Logos* (Discours véritable), dans lequel il s'était donné pour tâche de réfuter les croyances chrétiennes en voie d'élaboration. Très informé des grands courants littéraires et

philosophiques grecs, en particulier du néoplatonisme tel qu'on l'enseignait à son époque, mais aussi du stoïcisme et de l'épicurisme, il connaissait bien l'Ancien et le Nouveau Testament et les écrits des premiers apologètes chrétiens. Il s'attaque vigoureusement aux idées qu'ils défendent. Il entend mettre en garde la société de son temps contre les dangers que représente cette secte d'origine étrangère qui se répand à l'intérieur du monde gréco-romain. Ces croyances nouvelles, radicalement irrationnelles, lui paraissent menacer les valeurs fondamentales de l'Empire fondées sur le droit, les traditions établies et la raison.

Nous ne saurions pratiquement rien du *Discours véritable* si Origène, vers 248, ne s'était pas donné la peine de tenter de réfuter soigneusement et de citer abondamment ce texte, car par ailleurs aucun des écrits de Celse ne nous est parvenu en traduction ou sous sa forme originelle.

Retenons d'Origène l'ampleur de son œuvre et le fait que jusqu'à nos jours l'exégèse biblique fut, pour les chrétiens, inspirée par les principes qu'il avait mis en place. Nous verrons cependant qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, et surtout du XIX<sup>e</sup>, les travaux de maints exégètes s'écarteront de ces sentiers jugés comme trop superficiellement tracés. Mais, même en matière d'exégèse, là où avait porté la plus grande part de son œuvre, ses opinions furent largement rejetées par ses successeurs. Par exemple, Origène, tout comme avant lui le philosophe juif Philon d'Alexandrie, était d'avis

que l'on doit interpréter de manière allégorique les chapitres du *Livre de la Genèse*, qui racontent la création d'Adam et Ève au jardin d'Éden, la consommation interdite du fruit de l'Arbre du Bien et du Mal, l'expulsion du jardin et la perte des privilèges dont ils étaient investis. Il fut pour cette opinion fortement blâmé par le plus grand nombre des théologiens qui lui succéderont. Saint Augustin écrira : « Nous devons nous tenir pour avertis [...] de ne pas voir là une manière figurée de parler, mais le récit de faits réels qui ont eu lieu. » Quelques siècles plus tard, Thomas d'Aquin affirmera : « Ce qui est dit dans l'Écriture du paradis terrestre se présente à la façon d'un récit historique. [...] L'arbre de vie était bien un arbre matériel, parce que son fruit avait la vertu de conserver la vie. » Les Grands Réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle ne s'écartèrent pas de cette ligne de pensée. Luther juge indignes d'un théologien les « fantaisies » d'Origène, car, ajoute-t-il fermement, Moïse écrivait un livre d'histoire<sup>2</sup>. Pour sa part, Calvin écrira : « Quant aux allégories d'Origène et de ses semblables, il les faut entièrement rejeter. Car Satan, par une méchante astuce, s'est efforcé de les introduire dans l'Église, afin que la doctrine de l'Écriture fût ambiguë et n'eût rien de ferme ni de certain. » Bien entendu, les Pères du concile de Trente ne furent pas d'un avis différent, et il fallut presque attendre notre époque, avant que sous l'inexorable poussée des

---

<sup>2</sup> Les exégètes croyaient à l'époque que le Pentateuque, les cinq premiers livres de la Bible, avaient été écrits par Moïse.

progrès de l'exégèse historico-critique et des avancées des sciences de la Terre, on ne donne raison à Origène qui, correctement, ne voyait dans ces récits que des allégories sans fondements dans la réalité.

## Augustin

La biographie de saint Augustin est bien connue, grâce en particulier à ses fascinantes *Confessions* écrites de 397 à 401. Il naquit en 354 à Thagaste (aujourd'hui Souk-Ahras à l'est de l'Algérie) d'un père païen, fonctionnaire romain, et d'une mère chrétienne, la future sainte Monique. Il avait reçu une excellente formation intellectuelle, nourrie aux meilleures sources de la littérature latine, bien que, de son propre aveu, l'apprentissage du grec et des mathématiques enseignés à coups de férule lui ait laissé de pénibles souvenirs. En se rappelant ces douloureuses épreuves, il comparera le sort des écoliers à celui des martyrs ! Mais, contrairement à Thomas d'Aquin qui écrira un latin scolastique assez plat, la langue d'Augustin se hisse à la hauteur des meilleurs prosateurs classiques. Converti aux croyances de sa mère vers l'âge de 32 ans, il avouera avoir vécu une existence désordonnée depuis son adolescence. *Amabam amare* (J'aimais aimer), écrira-t-il. Mais lorsque, sous les instances de cette mère autoritaire, il se séparera de la maîtresse au nom inconnu qui lui avait donné un fils, il

**dira qu'il avait éprouvé une douleur aussi forte que si on lui avait arraché le cœur.**

**Sa pensée théologique, souvent élaborée à l'occasion des polémiques qu'il entretint contre divers adversaires, est imprégnée d'une culpabilité personnelle qu'il expose abondamment dans ses *Confessions*. Un point central de cette pensée repose sur le concept de péché originel, que certes Paul avait introduit dans ses épîtres, mais auquel il accordera une bien plus grande importance. Plus d'un millénaire plus tard à l'occasion des bouleversements protestants et du jansénisme, les excès de l'augustinisme, qui n'avaient jamais été condamnés, donneront de mauvais fruits qui, par leur rigorisme intransigeant diffusé dans leurs principes et leurs pratiques, n'ont jamais cessé d'alourdir et de faisander les diverses branches du christianisme.**

**En matière d'exégèse, Augustin reprend les idées d'Origène et de ses successeurs. Mais il est alors entraîné par les querelles qu'il entretient avec les gnostiques et les manichéens, groupe religieux dont il avait naguère fait partie. Or, à travers les abondants traités qu'il rédige à ce propos, on trouve quelques réflexions qui permettront de jeter sur sa manière d'interpréter littéralement les textes bibliques un éclairage qui ne manque pas d'intérêt.**

**Entre la mort de Josué, le successeur de Moïse, et la création de la monarchie, Israël fut dirigé par une suite de douze personnages auxquels on a donné le nom de *Juges*.**

Leur rôle consistait à administrer la justice et à conduire le peuple en temps de guerre et de paix. Le quatrième de ces Juges était une femme nommée Déborah, la seule des douze. Assistée par un chef militaire du nom de Baraq, elle sut tenir tête aux troupes cananéennes, et même leur infliger une cinglante défaite. Ce succès fut salué par une hymne nommée *Cantique de Déborah et de Baraq*. (Juges, chapitre 5)

Embarrassés par ces faits et par des paroles louant la vaillance de Déborah assistée par YaHWeH, certains commentateurs émirent l'hypothèse que cette victoire ne pouvait être attribuée à l'autorité d'une femme, et que la qualité du style de ce chant était supérieure à ce que l'on attendrait d'une personne de son sexe. Augustin fut l'un de ceux-là. En dépit, des affirmations évidentes du texte biblique, succombant aux préjugés anti-féminins qui avaient cours en son temps — et qui n'ont jamais cessé de persister au cours des siècles et de s'inscrire dans le tenace sillon des préjugés sexistes de la société occidentale —, l'évêque d'Hippone sera tenté de s'écarter d'une patiente lecture littérale, qui attribue à Déborah l'honneur d'avoir participé à ce succès militaire et d'avoir composé ce poème, dont, selon certains, le lyrisme dépasserait par sa qualité les capacités créatrices d'une femme.

Il est vrai que de nos jours certains exégètes pensent que le style et les traits linguistiques de ce poème suggèrent



que ce texte daterait du ~VII<sup>e</sup> siècle, donc d'une époque nettement plus tardive que celle où vécut Déborah. Mais ceci est une autre histoire qui repose sur des considérations philologiques bien différentes. Nous ne nous engagerons pas ici sur ce terrain disputé qui fait l'objet de querelles d'érudits.

Mais il n'a pas été nécessaire d'attendre les résultats obtenus par la recherche scientifique moderne pour jeter des doutes sur la crédibilité des récits contenus dans le *Livre de la Genèse*. Les avancées de la science grecque, notamment en matière d'astronomie, si rudimentaires qu'elles aient été, ainsi que leur extravagance intrinsèque, ébranlaient la vraisemblance de ces récits quant à la naissance du monde, l'apparition du premier couple humain et de leur diffusion sur la terre. Sans parler de cette arche capable de contenir Noé et sa famille, ainsi que des couples de toutes les espèces animales, et de les préserver tous pour une durée de quarante jours contre les eaux du Déluge. Ce qui aurait exigé des quantités considérables de nourriture et des efforts inouïs afin de préserver la salubrité des lieux.

Voulant fonder la véracité de ce livre par lequel débute la Bible, véracité que certains païens mettaient en doute, Augustin s'était donné pour tâche de rédiger un texte qui tentait d'analyser consciencieusement le sens littéral du *Livre de la Genèse*. Ce long traité est intitulé en latin *De*

***Genesi ad litteram – Libri duodecim (Imperfectus liber).***  
***(Douze livres sur la Genèse au sens littéral, (livre incomplet)).*** Cet ajout, qui n'apparaissait pas dans le titre originel vient de ce que ce traité, en dépit de son étendue, n'a pas pu être complété par l'auteur.

Augustin était déjà conscient du discrédit encouru par la doctrine chrétienne quand un croyant traitait de manière imprudente ou erronée de questions touchant aux sciences de la nature. Dans le *De Genesi ad litteram* (I, XIX,39), on peut lire :

Il arrive assez souvent en effet qu'à propos de la terre, du ciel, des éléments de ce monde, [...] et d'autres choses semblables, un homme même non chrétien ait des connaissances telles qu'il les tienne pour indubitablement établies par la raison et l'expérience. Or, il est extrêmement choquant et dommageable [...] qu'il entende un chrétien délirer sur de tels sujets en ayant l'air de s'appuyer sur les Écritures. En le voyant se tromper ainsi, l'incroyant aura peine à s'empêcher de rire. Ce qui est fâcheux, c'est que, aux yeux de gens qui ne partagent pas notre foi, nos écrivains passent pour des ignares, dont il faut critiquer et réfuter les dires parce qu'ils ont professé de telles opinions. [...] Car, lorsqu'en des matières qu'ils connaissent bien des incroyants surprennent un chrétien en flagrant délit d'erreur [...] tout en se réclamant de nos Saints Livres, comment pourraient-ils croire ce que disent ces Livres sur la résurrection des morts, l'espérance de la vie éternelle et le royaume des cieux, s'ils pensent que ces écrits renferment maintes erreurs portant sur des choses qu'on peut dès maintenant connaître par expérience ou prouver par des raisons indubitables ?

Ce texte est le reflet d'une prudente sagesse. On voudrait qu'Augustin ait fait preuve en chacun de ses nombreux écrits d'une pareille lucidité. Mais il lui arrive trop souvent de se laisser emporter par les élans de sa fureur dialectique.

On aimerait aussi qu'en leurs temps le cardinal Bellarmin et les inquisiteurs romains aient fait preuve d'une même prudence et d'une même lucidité quand ils accusèrent Galilée de s'être « véhémentement » rendu suspect quand, à la suite de ses propres observations, il s'était rangé au côté de Nicolas Copernic et de Johann Kepler en faveur de l'héliocentrisme (théorie voulant que la Terre tournait autour du Soleil, ainsi que les autres planètes connues).

De nos jours, il faut constater avec étonnement qu'il se trouve des créationnistes entêtés qui, en dépit des criants progrès de l'astrophysique contemporaine fixant à quelque 13,7 milliards d'années l'origine de l'univers — ou, tout au moins l'occurrence de cet événement auquel on a donné le nom de *Big Bang* —, s'obstinent à prétendre que les premiers chapitres de la *Genèse* doivent être interprétés littéralement. Certains sont prêts à croire que les six jours du récit de la Création ont peut-être duré 6 000 ans, car il est écrit dans le psaume 90 (v. 4) : « Car mille ans sont à tes yeux comme le jour qui passe, comme une veille dans la nuit. », et dans la *Deuxième Épître de Pierre* (3, 8) : « Voici un point, mes très chers, que vous ne devez pas ignorer : devant le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour. » Pour ces gens, en un tournemain, une simple métaphore s'est magiquement transformée en un intervalle de temps dûment mesuré. Il se trouve même des scientifiques officiellement patentés, diplômés d'universités

reconnues, qui portent en même temps des bonnets de prétendus théologiens, soutenant fermement les thèses créationnistes et exigeant qu'elles soient enseignées dans les écoles durant les cours de sciences.

Mais revenons à notre histoire de l'exégèse. Durant plus d'un millénaire après Augustin, l'Église enseignera que les textes bibliques furent dictés par l'Esprit de Dieu aux différents auteurs humains, qui se contentaient de les mettre par écrit sous l'inspiration divine. Une conséquence immédiate de cet enseignement voulait que, puisque Dieu ne saurait se tromper ni vouloir nous tromper, il fallait prendre à la lettre les textes bibliques, tout en acceptant que la signification de ces textes puisse être enrichie par les trois autres sens que nous avons précédemment énumérés. Les travaux des théologiens et exégètes, tout en développant ces croyances fondamentales, ne vinrent rien y changer radicalement.

De la masse des exégètes juifs du Moyen Âge émerge le rabbi Abraham Ben Meir Ibn Ezra (1089 – 1167), un brillant érudit et polygraphe, surnommé l'Admirable Docteur, qui introduisit d'audacieuses intuitions, qui trouvèrent des échos au XVII<sup>e</sup> siècle auprès de Baruch Spinoza et de Richard Simon, quant à la rédaction du Pentateuque et de

son attribution à Moïse. Quelques siècles plus tard, il trouvera un successeur digne de lui en la personne d'Élias Levita (1469 – 1549), écrivain, humaniste et philologue, qui publia un dictionnaire quadrilingue yiddish-hébreu-latin-allemand. Bien qu'il fût né en Allemagne, il passa la plus grande partie de sa vie en Italie du Nord, souvent forcé de déménager par les armées étrangères qui envahirent successivement les régions où il s'était réfugié. Cet ouvrage de grande érudition sera précieux pour les exégètes à venir.

La fin du Moyen Âge sera le témoin de bouleversements importants dans la manière d'étudier et d'analyser les écrits bibliques. Ces bouleversements seront accompagnés, parfois même provoqués ou favorisés, par l'invention et la diffusion de l'imprimerie à partir du milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Le premier ouvrage sorti des presses de Gutenberg fut nul autre que le texte latin de la Bible donné par Jérôme. D'un côté, on assistera à l'essor du courant humaniste d'abord en Italie, et de l'autre, à la Réforme protestante, principalement dirigée par l'Allemand Martin Luther, le Suisse Ulrich Zwingli et le Français Jean Calvin.

Stimulé par l'arrivée d'intellectuels byzantins, fuyant Constantinople tombée en 1453 aux mains des troupes ottomanes, l'humanisme est un mouvement de pensée né en Italie au début de la Renaissance, principalement à Florence et en Toscane, qu'avaient déjà illustrées au siècle précédent par leurs écrits Dante, Boccace et Pétrarque.

**Renouant avec la civilisation gréco-latine dont la connaissance en Occident s'était avec les siècles affadie, ces intellectuels italiens retrouvaient un intense intérêt pour la recherche de ces valeurs renouvelées qui, à travers d'incessantes luttes et d'affligeants reculs, imprégneront pour les siècles à venir la civilisation moderne : la liberté, la tolérance et la rationalité.**

### **Les Réformateurs**

**La vie et les combats doctrinaux menés par le moine augustin Martin Luther sont connus. On sait que ces combats touchaient à de multiples aspects de la vie politique et religieuse européenne, dont l'unité sera fortement ébranlée. En particulier, une part importante de son œuvre se rapporte à la Bible, à son interprétation et aux croyances qu'il en dégagera.**

**Avant qu'il ne s'attaque à la traduction en allemand de l'ensemble des textes bibliques, il existait dans divers dialectes germanophones des traductions de la Bible. Mais celles-ci n'étaient que parcellaires et souvent faites à partir de sources latines vieilles. D'autre part, à cause du fait que la connaissance du grec et de l'hébreu avait, sous l'influence des humanistes et des érudits juifs, grandement progressé, il devenait nécessaire que l'on entreprenne de nouvelles traductions de la Bible dans les grandes langues**

**européennes à la lumière des connaissances philologiques nouvellement acquises. Jusque-là, l'allemand était dispersé en une multitude de dialectes souvent étanches, que séparaient deux grandes divisions, le haut et le bas allemand, réparties entre les diverses régions de la germanophonie.**

**Martin Luther, qui possédait une connaissance approfondie du grec ancien et de l'hébreu, entreprit de traduire les versions originelles de l'Ancien et du Nouveau Testament, en une langue en voie de formation qu'on appelait le Standarddeutsch (l'allemand standard). Cette tâche, qui fut la plus grande œuvre de sa vie, procurera aux peuples germanophones une traduction de grande qualité<sup>3</sup>, et pavera la voie vers une unification de l'allemand écrit et de la littérature qui lui était associée.**

**Influencé par Jérôme, Augustin et Cassiodore<sup>4</sup>, et par des humanistes que préoccupaient les questions religieuses, comme le Français Jacques Lefèvre d'Étaples, l'Allemand Johannes Reuchlin et le Néerlandais Didier Érasme, il**

---

3 Même si on lui reprochera — ce qui était inévitable dans une aussi vaste entreprise — de s'être basé sur un texte de départ dont l'exactitude critique n'était pas assuré au-delà de tout doute raisonnable, et d'avoir çà et là commis divers contresens dans ses traductions. Mais pensons que le but premier de Luther n'était pas de rechercher une pureté philologique exempte de toute critique, mais de répandre auprès des populations germanophones une traduction de la Bible qui fût à leur portée.

4 Après une carrière de fonctionnaire auprès des rois wisigoths, Magnus Aurelius Cassiodorus (480 -575) se retira dans un monastère où il se fit le propagandiste de la lectio divina, dont il avait tiré les principes qui avaient éclairé sa conduite politique.

débuta son enseignement par l'étude du *Livre des Psaumes*. En fait, bien que la plus grande partie de ses travaux portât sur l'Ancien Testament, Luther y voyait un ensemble de textes christocentriques, c'est-à-dire orientés vers l'éventuelle naissance du Christ Jésus (interprétation que tout le judaïsme se gardera bien d'accepter). En somme, chez lui, bien souvent le sens allégorique (tel que l'entendaient les théologiens catholiques à la suite des Pères de l'Église) prenait le pas sur le sens littéral. C'est un abus auquel certains théologiens antérieurs à la Réforme avaient succombé, mais sans que les autorités catholiques le leur reprochassent. En fait, le point fondamental dont traitaient les 95 thèses clouées par Luther sur les portes de l'église du château de Wittenberg ne portait pas sur des questions d'exégèse, mais sur la vente d'indulgences qui, moyennant finance, permettait aux riches d'acheter le pardon de leurs fautes, pratique discriminatoire envers les défavorisés. Mais, comme le disait Charles Péguy, « Tout commence en mystique et se termine en politique. » Ce qui n'était au départ qu'une question de gros sous et de justice se compliquera, à la manière d'un abcès mal soigné, d'une querelle d'autorité et de conception d'interprétation exégétique.

Si l'on oublie ces questions d'argent — ce que le pape François appellera *lo sterco del diavolo* (l'excrément du diable) —, les querelles qui opposeront les autorités



romaines aux Réformateurs peuvent être ramenées à deux points principaux :

Pour les Réformateurs — des variantes et des nuances diverses seront introduites selon les doctrines et les enseignements de chacun d'entre eux ; nous n'indiquons ici que les traits qui les unissent — seule l'autorité de la Bible (Sola Scriptura) importe pour l'édification de la doctrine, le lecteur est seul devant Dieu, il n'est plus soumis à l'autorité romaine et aux interprétations du clergé catholique.

Pour l'Église de Rome, la doctrine dépend à la fois de la Bible et de la Tradition, l'une et l'autre telles qu'interprétées sous l'autorité du pape et des successeurs des apôtres, c'est-à-dire des évêques rassemblés en conciles. En somme, les conflits qui déchirèrent la chrétienté au XVI<sup>e</sup> siècle portaient essentiellement sur l'interprétation de la Bible, ainsi que sur l'autorité ecclésiastique et la doctrine qu'elle professe.

Au départ, Luther ne souhaitait pas s'éloigner de l'Église de Rome et briser ses liens avec Elle, mais seulement en corriger les abus provoqués par ses divers relâchements : la vente des indulgences qu'il voyait comme de la simonie, et les mœurs dissolues et l'ignorance doctrinale répandues à travers toutes les strates du clergé catholique, qu'il souhaitait ramener dans la voie droite. À la vue de ces persistants égarements, il appellera Rome la Rouge Prostituée de Babylone. Mais les passions — la politique

**prenant le pas sur la mystique, pour reprendre le vocabulaire de Péguy —, les écarts se creuseront progressivement pour se convertir en blocs opposés qui viendront à s'affronter brutalement. Les infâmes désordres qui sévirent à Münster fermentaient en attendant d'éclater, à la faveur de la furieuse folie humaine.**

**En un premier temps, l'Église catholique avait cru et espéré que, lassé, le mouvement de rébellion s'apaiserait ou se cantonnerait dans des poches régionales peu étendues. Mais la marée avançait et se répandait à travers toute l'Europe, à la manière d'un inexorable cancer. Toutes les classes sociales, depuis les nobles jusqu'aux paysans, se laissaient gagner par les doctrines nouvelles, dont elles attendaient une libération des contraintes doctrinales, sociales, économiques et psychologiques qui s'exerçaient contre elles. L'Église avait dû dans le passé affronter des mouvements dissidents qu'elle avait su, tout au moins en apparence, faire taire ou mater. Mais les procédés qu'elle avait su employer, la persécution et les armes, semblaient ici peu efficaces. Il fallait faire appel à des moyens différents et combattre les idées par des idées.**

**Luther en personne avait à l'origine suggéré que ces divergences soient éclaircies et apaisées par la tenue d'un concile. Mais, à l'intérieur même de l'Église catholique, les avis à ce propos étaient partagés, et l'état de guerre qui opposait, entre autres, l'empereur Charles Quint au roi de**

**France, François Ier, rendait difficile la convocation à Rome des autorités et des théologiens catholiques dispersés à travers l'Europe. Il fallut attendre l'année 1542, avant que, sous l'impulsion de la Compagnie de Jésus récemment fondée par Ignace de Loyola, le pape Paul III ne convoque le dix-neuvième concile œcuménique de l'histoire de l'Église, qui s'ouvrira en 1545 à Trente<sup>5</sup>, ville du nord de l'Italie. Il s'étalera sur dix-huit ans, entrecoupés de plusieurs arrêts, et couvrira cinq pontificats. De l'avis de l'historienne Régine Pernoud, ce concile marque la coupure entre l'Église médiévale et l'Église des temps classiques.**

**Le concile voudra clarifier et réaffirmer les points de doctrine acquis que les Réformateurs avaient mis en doute. Par exemple, on confirmera la véracité du dogme du péché originel, la validité des sept sacrements traditionnels, le culte des saints et des reliques, l'existence du Purgatoire, le dogme de la transsubstantiation. On créera les séminaires diocésains, afin d'affermir la formation des futurs prêtres. Bien que Réformateurs et autorités catholiques se soient entendus sur le caractère sacré des écrits bibliques, conçus par tous comme parole de Dieu, des divergences apparaîtront à propos de la Bible sur de nombreux points doctrinaux. Rome voudra conserver intacte son autorité quant à l'interprétation des textes bibliques. Elle contestera l'affirmation protestante voulant que la Bible soit la seule**

---

<sup>5</sup> Trento en italien et Tridentium en latin.

source d'appui doctrinal, et affirmera que la Tradition, dont elle prétendait être l'authentique détentrice et la seule interprète autorisée, est également source de vérité.

Des divergences s'élèveront également quant aux livres de la Bible considérés comme canoniques. Ces divergences ne porteront sur aucun des livres du Nouveau Testament, mais seulement sur des livres ou des fragments de livres de l'Ancienne Alliance. Nous avons précédemment parlé du concile tenu à Yabneh au premier siècle par les érudits juifs, afin de déterminer la liste des écrits de la TaNaK (autrement dit notre Ancien Testament) considérés comme canoniques, c'est-à-dire inspirés par Dieu. Il se trouve que les versions hébraïques (ou araméennes) de certains livres ou parties de livres de ce corpus n'étaient plus disponibles aux sages réunis à Yabneh, mais continuaient à se trouver dans la Septante, la version grecque de la TaNaK réalisée au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. En matière de canonicité, les Réformateurs s'appuyèrent sur la seule liste des sages de Yabneh, tandis que l'Église de Rome, fidèle à sa propre tradition, ajoutera à cette liste les textes de la Septante grecque, qu'avaient de leur côté acceptés comme canoniques les églises orthodoxes issues du schisme de Michel Cérulaire au XI<sup>e</sup> siècle. La Vulgate latine traduite par Jérôme avait pris pour source les livres de l'Ancien Testament contenus dans cette Septante, mais qui n'avaient pas été retenus au concile de Yabneh. Les livres et les

textes qui diffèrent dans ces listes seront dits apocryphes par les Réformateurs protestants et deutérocanoniques par les catholiques.

La liturgie catholique avait depuis l'Antiquité puisé à cette Vulgate latine de Jérôme une part importante de ses textes, qui avaient acquis avec le temps un caractère sacré. Ce qui avait conduit les Pères du concile de Trente à conférer abusivement à cette Vulgate un caractère canonique officiel qu'il n'avait jamais possédé. Les exégètes catholiques d'aujourd'hui, mieux conscients que les Pères conciliaires tridentins des contresens commis par Jérôme — en dépit de son impressionnante érudition —, reconnaissent cet abus.

Un point important de divergence entre les blocs catholique et protestant porta sur ce qu'on appelait le concept de justification. On entendait par là une opération par laquelle l'état d'innocence perdu par le pécheur était rétabli par la grâce de Dieu et le sacrifice du Christ sur la croix. Pour les Réformateurs, la justification, donc le salut éternel, était obtenue par la foi seule du pécheur repent, pour les catholiques par la foi, certes, mais aussi par les bonnes œuvres.

Les théologiens des deux partis trouveront dans le Nouveau Testament des versets qui soutiennent leurs points de vue opposés. Par exemple, les protestants citeront l'*Épître aux Éphésiens* de Paul (2, 8 – 9) :

**Car c'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, moyennant la foi. Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu ; il ne vient pas des œuvres, car nul ne doit pouvoir se glorifier.**

**tandis que les catholiques s'appuieront sur l'*Épître de Jacques* (2, 14 – 17 ; 24 - 26) :**

**À quoi cela sert-il, mes frères, que quelqu'un dise : « J'ai la foi », s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ? Si un frère ou une sœur sont nus, s'ils manquent de leur nourriture quotidienne, et que l'un d'entre vous leur dise : « Allez en paix, chauffez-vous, rassasiez-vous », sans leur donner ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi cela sert-il ? Ainsi en est-il de la foi : si elle n'a pas les œuvres, elle est tout à fait morte. [...] Vous le voyez : c'est par les œuvres, que l'homme est justifié et non par la foi seule. De même, Rahab, la prostituée n'est-ce pas par les œuvres qu'elle fut justifiée quand elle reçut les messagers et les fit partir par un autre chemin ?<sup>6</sup> Comme le corps sans l'âme est mort, de même la foi sans les œuvres est-elle morte.**

**Autrement dit, les œuvres sont garantes de la sincérité de qui prétend avoir la foi.**

## **Conséquences du Concile de Trente**

**Le concile permit de corriger les reproches les plus flagrants qui avaient été adressés à l'Église de Rome, tant par les Réformateurs que par plusieurs de ses membres qui lui étaient demeurés fidèles, tout en soulevant, comme les Réformateurs, des blâmes virulents à l'égard des pratiques déficientes de l'Église.**

---

<sup>6</sup> Voir Le Livre de Josué, chapitre 6.

Dans son *Encomion Morias* (L'Éloge de la Folie), le moine néerlandais Didier Érasme de Rotterdam, l'un des hommes les plus érudits et les plus brillants de son époque, avait su dépeindre les écarts et les égarements de son Église, mais aussi ceux des Réformateurs, avec les imbattables armes de l'ironie et de la raison. On a décrit cet ouvrage comme un morceau de virtuosité dans le délire. La littérature polémique naissait avec lui de la plus éclatante façon. Amusé, Luther avait espéré entraîner Érasme dans son camp. Mais celui-ci, fort conscient du bien-fondé des griefs et des réprobations que les Réformateurs adressaient à l'Église, ne voulut jamais se laisser entraîner dans la voie de l'hérésie. Il sut garder son indépendance de pensée : s'il fut l'objet des reproches des protestants, il vit par ailleurs décerner à son *Éloge de la Folie* l'honneur d'apparaître au rang des premiers livres portés à l'Index des livres prohibés, nouvellement créé par le Concile de Trente. Les flèches qu'il avait dans ce livre lancées à Rome et à ses pratiques et à ses mœurs relâchées avaient atteint leur cible.

Nous venons de mentionner l'Index des livres prohibés créé en 1559, à l'instigation de la Congrégation de l'Inquisition, qui s'est imposé jusqu'à 1966, alors qu'il fut aboli par le pape Paul VI à la suite du concile Vatican II. Le dernier livre mis à l'Index le fut en 1961 sous le pontificat de Jean XXIII : c'était la *Vie de Jésus* par l'abbé Jean

**Steinmann, un exégète audacieux, mais que l'on ne saurait mettre au rang des hérésiarques. Si le livre était publié de nos jours, il ne soulèverait pas de vagues.**

**Le but de cet Index était d'empêcher la publication et la lecture des livres contraires à la foi et aux bonnes mœurs. Le malheur voulut que ce but fût très maladroitement poursuivi : il lui arriva de ne pas inclure des livres qui auraient mérité de l'être et de viser des livres qui ne l'auraient pas mérité. Paradoxalement, comme si on soupçonnait les protestants de déformer dans leurs traductions les textes bibliques, les traductions de la Bible elles-mêmes étaient automatiquement mises à l'Index, si elles n'avaient pas été approuvées par l'« Ordinaire du lieu », comme on disait, c'est-à-dire par les autorités épiscopales de la ville où cette traduction était publiée.**

**C'est ainsi que des livres importants dans les champs de la philosophie et de la littérature furent injustement interdits. Nommons Rabelais, Montaigne, les *Provinciales* de Pascal, La Fontaine, Descartes, Fénelon. Malebranche, Montesquieu, Rousseau, Jonathan Swift, Kant, Lamennais, Hugo, Balzac, Stendhal, Baudelaire, Dumas père et fils, Flaubert, j'en passe et des meilleurs. Même Émile Littré et le père Larousse, qui semait à tous vents, furent condamnés. Copernic et Galilée furent interdits du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, alors qu'il fut alors enfin permis aux catholiques de croire que la Terre tournait autour du Soleil ! En matière**



scientifique, *L'Origine des espèces* de Charles Darwin, qui causa tant de tintouin parmi les âmes pieuses, n'apparût jamais au catalogue des livres prohibés, alors que la *Zoonomia* de son peu connu grand-père Erasmus avait reçu cet honneur.

Au XX<sup>e</sup> siècle, les écrits de l'Action française, mouvement hyper-conservateur, nostalgique de la défunte royauté, étaient mis à l'index, alors que les livres néfastes d'aussi affreux personnages qu'Adolf Hitler et Joseph Staline ne le furent pas nommément. Sans doute, pensait-on, que ces écrits tombaient automatiquement sous le coup des lois générales de l'Index.

En 1909, par une lettre pastorale, quatre-vingts évêques et archevêques de France mirent à l'index un certain nombre de manuels d'histoire, qui mettaient en doute que Jeanne d'Arc ait réellement "entendu des voix". C'était la sombre époque où, sous la férule du pape Pie X, sévissait la crise moderniste, dont nous parlerons par la suite.

Ces rigides interdictions dans les domaines de la culture et de la pensée sont le reflet du raidissement aveugle et obstiné de ce que l'on a appelé la Contre-Réforme, mouvement qui naîtra du concile de Trente. Plus que jamais, l'Église de Rome, s'estimant l'unique détentrice de vérités ultimes, agitera l'étendard d'un triomphalisme intransigeant. Les concepts bienveillants d'œcuménisme et de tolérance n'étaient pas encore nés. Certes, cette Contre-Réforme, en

dépit des guerres de religion qui séviront à l'intérieur des nations européennes, parviendra, c'était son but principal, à endiguer efficacement l'extension territoriale et politique des communautés réformées. L'Édit de Nantes, signé en 1598 par le roi Henri IV, apportera en France pour plusieurs décennies une paix fragile, mais bienvenue. Hélas ! en 1685, cédant à des conseils mal avisés, le roi Louis XIV révoquera cet édit, provoquant l'exil hors des frontières du royaume de protestants qui jouaient dans le pays un rôle économique et politique important.

Puisque nous parlons de politique et d'économie, constatons que la puissante Église catholique, s'écartant de la compassion et du souci des défavorisés prêchés par Jésus, qu'elle prétend être son fondateur, continua, comme elle l'avait fait depuis la conversion de l'empereur Constantin, à s'enrichir et accroître sa puissance. Elle ne cessa de prêcher aux pauvres la soumission à l'égard des classes possédantes et dirigeantes, aux intérêts desquelles elle se montrera par son enseignement solidaire. Il n'y a pas lieu de s'en étonner quand on pense que les autorités ecclésiastiques étaient elles-mêmes issues de ces puissantes classes d'aristocrates et de bourgeois.

Il faudra attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avant que les autorités vaticanes ne se rendent compte que l'Église avait perdu la classe ouvrière chez qui des idéologies antireligieuses avaient commencé à recruter. L'encyclique

*Rerum novarum* (Des choses nouvelles) du pape Léon XIII reconnaissait ce fait et, timidement, proposait des moyens de les redresser.

Ainsi s'était répandue en Europe une atmosphère délétère, à la suite de cette indifférence et de cet aveuglement à l'égard des légitimes aspirations des classes défavorisées, aspirations qu'avaient suscitées à l'opposé la pensée des Lumières et la révolution industrielle. Cette atmosphère, entretenue par le rigorisme centralisateur de Rome, exercera une influence malsaine dans le gouvernement de l'Église catholique que l'historienne française Nicole Lemaître résumera en trois mots : absolutisme pontifical, centralisme et culte du secret. Ces travers accompagneront l'histoire et la gestion de l'Église jusqu'au concile Vatican II, convoqué afin de corriger ces abus, ce que l'on a nommé l'*Aggiornamento* (La mise à jour de l'Église) Par malheur, ce rêve ne sera que très imparfaitement réalisé. Aux trois maux que mentionnait Mme Lemaître, on pourrait ajouter ce concept né de la culture politique actuelle : le culte de la personnalité, qui n'avait jamais cessé de sévir à l'intérieur de l'Église et des États séculiers, mais que les moyens techniques actuels de diffusion sont venus exacerber. Dans le domaine de l'exégèse biblique, le conservatisme centralisateur et jaloux de Rome empêchera, au XIX<sup>e</sup> et pour une part importante du XX<sup>e</sup> siècle, les chercheurs catholiques de participer de plein

droit aux travaux des exégètes protestants ou indépendants.

En ce qui concerne le mouvement réformé, on sait qu'à partir de sa naissance au XVI<sup>e</sup> siècle il s'est éparpillé en des centaines d'églises et de sectes qui regroupent, les unes des millions et les autres des poignées de fidèles, donnant raison aux thèses qu'avait développées Jacques-Bénigne Bossuet dans ses *Histoires des variations des églises protestantes*. Tout se passe comme si le christianisme était constamment menacé de devoir louvoyer entre le Charybde d'un abrutissant autoritarisme centralisateur et le Scylla des désordres engendrés en matière doctrinale par l'absence de principes régulateurs.

Mais le XVI<sup>e</sup> siècle ne fut pas que l'époque de querelles où s'affrontaient des théologiens acharnés, seulement soucieux de défendre leurs petits systèmes de croyances. L'érudition qui s'y déployait, la raison qui, à sa suite, réclamait ses droits, ne pouvaient pas ne pas porter des fruits qui se traduiront en acquis fécondant les progrès de la connaissance et de la culture. Érasme fut l'un des artisans de cette pensée nouvelle, qui recevra le nom de méthode historico-critique. À la thèse luthérienne du serf-arbitre, il avait opposé sa défense du libre-arbitre, offrant une marge d'autonomie, si mince soit-elle, aux droits de l'agir humain et de la responsabilité morale, que le moine de

**Wittenberg voulait abusivement assujettir aux implacables chaînes du péché originel. L'autoritarisme de Rome déplaisait à Érasme, mais en contrepartie l'autoritarisme grandissant de Luther lui déplaisait encore plus. Il n'aurait pas souhaité se libérer de l'un pour tomber dans les rêts de l'autre. En matière d'exégèse, mettant à profit sa profonde connaissance des langues anciennes et sa vaste érudition, sa vive lucidité intellectuelle l'invita à considérer les textes bibliques avec un regard nouveau, où les exigences de la raison se feraient plus impérieuses. Déjà, avant lui l'humaniste italien Lorenzo Valla s'était engagé dans cette voie.**

**Au départ, cette exégèse historico-critique ne retint pas l'attention des défenseurs de la pensée traditionnelle, trop préoccupés par les innovations théologiques des Réformateurs ; elle put donc s'introduire discrètement avant de se manifester plus ouvertement au siècle suivant. L'un des points les plus vulnérables de l'exégèse traditionnelle portait sur l'interprétation allégorique, où régnait l'imagination au détriment de la raison. C'est là que l'exégèse critique trouvera le plus facilement à s'exercer. Car, depuis le I<sup>er</sup> siècle, dans l'interprétation des textes de l'Ancien Testament, le sens allégorique avait souvent, en dépit des exigences de la plus élémentaire raison, trouvé à dominer au détriment du sens littéral le plus évident. Tôt ou**

tard, les droits de la vraisemblance et de la vérité historique devaient céder leur place devant l'obsession allégorique. La pensée critique réclamait en ces temps nouveaux de revenir enfin à ces droits dont la raison avait durant tant de siècles été injustement privée. Mais ce mot même, quand il se répandit, parut suspect, même choquant, aux penseurs traditionnalistes.

Valla, qu'on peut placer à l'origine du mouvement de cette pensée critique, naquit à Rome au début du XV<sup>e</sup> siècle dans une famille de juristes au service de la cour pontificale. Artisan important de cet humanisme dont l'Italie sera le berceau, il acquerra très tôt une connaissance approfondie de la culture gréco-latine, tout autant que de celle des Pères de l'Église et des Saintes Écritures. Ses premiers pas dans la voie de la critique historique se manifestèrent par la publication en 1440 du *De falsa credita et ementita Constantini donatione Declamatio*, où il montrait que datait du VII<sup>e</sup> siècle le document prétendant que les États de l'Église appartenaient au Saint-Siège, en vertu d'une donation accordée au pape par l'Empereur Constantin. Il montrera que la prétendue lettre de Jésus à Abgar d'Édesse que mentionne Eusèbe de Césarée dans son *Histoire ecclésiastique* était un faux. Il opposera l'élégance des grands prosateurs latins à la maladresse du latin médiéval de l'Église. Montrant les fautes de traduction commises par

**Jérôme dans sa Vulgate, il conduira Érasme à étudier les Évangiles et les Actes des apôtres dans l'original grec. Celui-ci, recueillant son héritage, publiera deux de ses ouvrages critiques demeurés inédits à sa mort. Le moine humaniste de Rotterdam, enrichissant les travaux de Valla, exercera bien après son époque une influence marquante dans les progrès de l'exégèse critique et philologique des textes du Nouveau Testament et dans l'analyse d'un Père de l'Église comme saint Augustin. Appuyant sa pensée sur celle de Lorenzo Valla, mais aussi sur celle de Jacques Lefèvre d'Étaples<sup>7</sup>, il fut un artisan essentiel dans l'élaboration de ce que l'on appellera la critique textuelle, œuvre à laquelle maints érudits humanistes collaboreront. Luther lui-même, pour sa traduction en allemand du Nouveau Testament se servira des travaux critiques d'Érasme.**

**Ce souci critique s'appliquera avant toutes choses à la recherche d'une authenticité littérale des textes sacrés. Les humanistes poursuivront une pareille tâche en ce qui concerne les écrits que nous avaient légués les cultures grecque et latine. Il fallait collationner, c'est-à-dire recenser les variantes des nombreux manuscrits que le Moyen Âge avait produits, pour déterminer les leçons les plus fiables des textes, en remontant au grec pour le Nouveau**

---

<sup>7</sup> Théologien et humaniste catholique (1455 – 1536), qui, en dépit de l'audace de sa pensée et des condamnations qu'elle lui vaudra, demeurera fidèle à la foi de son enfance, sans se laisser entraîner dans le camp des Réformateurs, qui le solliciteront assidûment.

Testament et à l'hébreu pour l'Ancien. Dans cette dernière tâche, le travail qu'avaient accompli les massorètes juifs se révélera fort précieux.

En 1503, Érasme écrivait son *Enchiridion militis christiani* (Manuel du chevalier chrétien). Cet ouvrage proposait aux laïcs les règles d'une conduite digne guidée par la raison, qu'il étend et applique à la lecture des Saintes Écritures. Ce manuel de morale s'appuyait donc sur les mêmes principes qui devaient, selon lui, éclairer l'exégèse nouvelle. Cette valorisation de la raison dans la démarche spirituelle du chrétien représente une vision nouvelle de ses devoirs. Ce manuel inspirera Thomas More quand il écrira son *Utopie*, son esprit influencera les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola ; même les règles de l'Abbaye de Thélème du joyeux François Rabelais doivent quelque chose à l'*Enchiridion* d'Érasme. La raison réclamait des droits nouveaux à côté de la croyance religieuse. Dans sa manière de concevoir la structure de la nature humaine, Érasme accordait à la raison une position souveraine. Une voie insoupçonnée était ouverte, qui mènerait à travers monts et merveilles, vents et marées, jusqu'à la rationalité contemporaine. L'autonomie de l'homme moderne venait de naître. Bien que ce fût parfois en boitant, le progrès était en marche.

Devant les subtiles difficultés que posait l'exégèse biblique, Érasme, naviguant d'une part entre la *Sola Scriptura* et la libre interprétation des Réformateurs et,



**d'autre part, la rigidité doctrinaire de Rome, éclairera de son admirable lucidité la naissante pensée critique.**

### **La dissidence parmi les protestants**

**Les Réformateurs, qui avaient rompu avec Rome à la suite de dissidences doctrinales, se retrouvèrent bientôt face à des dissidents venus de leurs propres rangs, qui s'écartaient des orthodoxies nouvelles que ces réformateurs avaient définies dans leurs propres écrits. On pourrait multiplier les exemples, choisissons de n'en garder que deux : Michel Servet et Sébastien Châtellion, dit Castellion.**

**D'origine espagnole, Miguel Servet (1511 – 1553), descendant par sa mère de juifs convertis, fut à la fois médecin, théologien et humaniste. Esprit libertaire, il avait voyagé à travers l'Europe et s'était convaincu que l'on ne trouvait pas dans les Écritures de preuves de la Trinité divine et de la divinité de Jésus. Il préconisait le retour à la simplicité et à l'authenticité des Évangiles et des premiers Pères de l'Église. Accusé d'hérésie par l'Inquisition, croyant échapper aux griffes de l'Église de Rome, il s'était réfugié à Genève, où s'était répandu le calvinisme. Mal lui en prit.**

**À cette époque, Genève était partagée entre les partisans du Français Jean Calvin qui s'y étaient également réfugiés, et le Conseil des Deux-Cents, qui était favorable à Servet.**

Les tensions doctrinales et politiques conduiront à la condamnation à mort de Servet pour hérésie. Alors que Calvin se prononce en faveur de la décapitation, les églises réformées des cantons de la Confédération helvétique, consultées, se disent en faveur de la mort sur le bûcher, comme au bon vieux temps de l'Inquisition catholique. Ce qui adviendra en 1553. L'exécution faite sur un bûcher au bois mouillé par la pluie sera atroce et durera plus de trois quarts d'heure. Cette nouvelle jettera le désarroi à travers l'Europe chez les penseurs religieux. Érasme, tout comme Luther, condamneront cette horrible pratique. Ainsi furent semés les germes du concept de liberté et de tolérance religieuses, qui mèneront à *La Lettre sur la tolérance* (1689) de John Locke et aux écrits sur ces mêmes thèmes des philosophes des Lumières.

Parmi les devanciers méconnus de ceux-ci, il faut compter Sébastien Castellion, humaniste, polygraphe et théologien réformé, qui quittera Genève pour Bâle afin d'affirmer son opposition à la condamnation de Servet. En 1553, sous le pseudonyme de Martin Bellie, il publiera en latin un traité intitulé *De hereticis an sint persequendi* (De ce que les hérétiques ne doivent pas être persécutés). Quelques années plus tard, s'affligeant des guerres qui commençaient à déchirer le pays où il était né, il écrira *Conseil à la France désolée auquel est montré la cause de la guerre présente et le remède qui y pourroit estre mis, et*

*principalement est avisé si on doit forcer les consciences*, où, avec trente ans d'avance, il préconise une politique qui conduira à l'éventuel Édit de Nantes. Il sera le précurseur de philosophes comme Descartes, Locke ou Spinoza. Ses traductions en français de livres bibliques et ses travaux exégétiques en feront l'un des pionniers d'une critique éclairée de la Bible. Avec une lucide audace, il voudra étudier la naissance du christianisme en puisant dans les écrits historiques de Flavius Josèphe<sup>8</sup>, mais victime des querelles doctrinales qui opposaient les calvinistes, son décès à Bâle en 1563 aura lieu dans l'indifférence générale ; seul Montaigne dans ses *Essais* (livre 1, chap. 35) en fera état. Il importerait que son nom soit célébré parmi les penseurs religieux de la France, comme il le mériterait. Rappelons aussi qu'il avait aussi écrit 1) *Contra libellum Calvinii in quo ostendere conatur haereticos jure gladii coercendos esse*, afin de réprover l'usage de la violence contre les dissidents religieux et de réfuter un libelle de Calvin, qui tentait de justifier le traitement infligé à Michel Servet, et 2) *De arte dubitandi et confitendi, ignorandi et sciendi* (De l'art de douter et de croire, d'ignorer et de savoir). Ces ouvrages seront publiés après sa mort, le premier au XVII<sup>e</sup> siècle, le second au XX<sup>e</sup>.

---

<sup>8</sup> Pour les partisans de la Sola Scriptura, il était inacceptable d'invoquer, pour éclairer les origines du christianisme, un historien juif, qui avait tourné casaque en devenant l'interprète de l'empereur Vespasien et en empruntant une partie de son nom à celui-ci.

C'est au début de ce XVII<sup>e</sup> siècle que le substantif *critique* prendra la signification que l'usage fixera pour lui donner le sens qu'il possède jusqu'à nos jours dans les domaines de l'exégèse et de la philologie. Aux humanistes et aux Réformateurs du siècle précédent, succéderont les tenants d'une science et d'une philosophie nouvelles, qui s'éloigneront des positions doctrinales du Moyen Âge et des conflits théologiques soulevés par les Réformateurs et les Contre-Réformateurs. On entrera dans la période de ce que l'on a appelé le « libertinage érudit ». Sous le mot *libertinage*, entendons deux types de libertins, que leurs adversaires ont tenu à confondre — bien souvent à tort, quoique cette confusion fût dans certains cas fondée — : les libertins, ainsi nommés à cause du dérèglement de leurs mœurs, et les libertins, ainsi nommés par l'audace de leurs idées. Nous ne considérerons ici que les libertins du deuxième type.

Dans l'introduction aux deux tomes qu'il consacrait aux *Libertins du XVII<sup>e</sup> siècle* publiés dans la collection de la Pléiade par la maison Gallimard, le professeur Jacques Prévot, écrivait :

L'Écriture Sainte n'est plus tout à fait à l'abri des investigations savantes. Les recherches et les éditions critiques des textes sacrés, surtout chez les réformés, les progrès de la philologie, la confrontation avec d'autres civilisations non chrétiennes découvertes par les grands voyageurs, les progrès de l'archéologie naissante, l'approfondissement des leçons de l'Antiquité païenne vont contraindre la France toute catholique à des interrogations embarrassantes, et justifier l'invention d'une science exégétique véritable, et propre à ébranler les certitudes passées.

Les sciences de la nature, qui joueront éventuellement un rôle dissolvant très important quant à la crédibilité des écrits bibliques, n'avaient pas encore commencé à ébranler les certitudes passées portant sur la vérité historique des récits, dont l'Ancien Testament était rempli. Mais la question n'allait pas tarder à être soulevée, pour des raisons proprement exégétiques que ni catholiques ni protestants n'avaient prévues.

La Grèce nous avait légué sous le calame de ses philosophes, de ses astronomes et de ses mathématiciens un modèle du système solaire qui plaçait notre Terre, apparemment immobile, au centre du monde, tandis que les planètes (les errantes, comme on les appelait) — pendant longtemps on n'en connaîtra que cinq, auxquelles on avait donné des noms empruntés aux divinités de la mythologie romaine : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne —, tournaient autour du Soleil qui, lui-même, tout comme la Lune, tournait autour de la Terre. Mais, comme le disait Mitsuhiro dans *Le Lotus bleu* : « Les apparences sont trompeuses, mon cher Tintin. » À ces astres, il convenait d'ajouter l'ensemble des étoiles fixes, qui semblaient tourner en bloc autour d'un axe qui pointait vers l'étoile polaire de la constellation de la Petite Ourse. On disait de ce modèle qu'il était géocentrique, parce qu'il plaçait la Terre (la Gê) au centre du monde.

Seul, un original, on pourrait dire un excentrique, nommé Aristarque de Samos (~310 – ~230), avait prétendu que les planètes, tout comme la Terre, tournaient autour du Soleil qui occupait le centre du monde. On appellera cette hypothèse *héliocentrique*, du mot grec *hélios*, qui signifie Soleil. Mais Archimède, du haut de son prestige, avait su le mettre à sa place. Les choses en étaient restées là. Et pendant des millénaires on avait cru à la véracité du modèle géocentrique hérité des Grecs, tout comme on croyait aux récits bibliques, hérités des Juifs, qui imaginaient le monde créé en six jours et plaçaient Adam et Ève dans le Jardin d'Éden, d'où ils avaient été chassés pour avoir mangé du fruit de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal.

Pressés par les évidences de leurs observations nouvelles, les astronomes, à la fin du Moyen Âge, avaient dû, pour expliquer les mouvements capricieux des planètes, raffiner progressivement le modèle grec, en ajoutant des épicycles, c'est-à-dire des cascades de mouvements circulaires emboîtés les uns dans les autres. Certaines planètes, comme Mercure et Vénus, n'apparaissaient à l'horizon qu'au lever et au coucher du Soleil, pour disparaître par la suite. Les trois autres offraient ce que l'on appelait des mouvements rétrogrades : pour un temps, elles se déplaçaient à travers le champ des étoiles dans une direction, puis rebroussaient chemin, pour recommencer par la suite à se déplacer dans la première direction qu'elles

avaient prises. Bref, tout ce monde méritait bien par ces étranges comportements le nom d'Errantes que les Grecs leur avaient donné.

L'astronome danois Tycho Brahé (1546 – 1601) avait inventé des instruments — c'était avant l'époque des lunettes optiques qu'utilisera Galilée —, qui permettaient de déterminer avec une précision accrue la position des planètes au cours des ans. Il aurait pu, à partir de ces observations, reprendre l'hypothèse héliocentrique d'Aristarque, mais il n'avait pas eu l'audace ni le courage de sauter ce pas, et il avait conçu un système hybride, mais incorrect, qu'on pourrait appeler héliogéocentrique, où les cinq errantes tournaient autour du Soleil qui, avec son cortège de planètes, tournait autour d'une Terre toujours immobile.

Mais, de son côté, le chanoine et mathématicien polonais Mikolaj Kupernik (alias Nicolas Copernic, 1473 – 1543) avait compris que les données qu'il possédait, ainsi que celles qui avaient été accumulées par Tycho Brahé, seraient beaucoup mieux expliquées si l'on avait l'audace d'admettre l'hypothèse héliocentrique. En vérité, après avoir longuement hésité, Copernic avait accepté peu de temps avant sa mort que soit publié un ouvrage, dont il était l'auteur, portant le titre latin *De revolutionibus orbium coelestium sex libri* (Six livres sur les révolutions des corps célestes). L'ouvrage, alourdi d'innombrables tableaux de

données numériques, exactes mais fastidieuses, formulait l'hypothèse que toutes ces données seraient bien mieux expliquées, si l'on admettait que l'ensemble des planètes, parmi lesquelles on inclurait la Terre, tournaient autour du Soleil, qui serait considéré comme placé immobile au centre de l'Univers. (On ne disposait pas alors d'informations, qu'on n'obtiendrait qu'au XX<sup>e</sup> siècle, qui auraient permis de mesurer l'ampleur du cosmos dans lequel nous sommes plongés). Selon Copernic, la Terre serait placée en troisième position à partir du Soleil, entre les planètes dites intérieures, Mercure et Vénus, et les planètes extérieures, Mars, Jupiter et Saturne. Ce n'est qu'à partir des siècles suivants qu'on découvrirait des planètes inconnues situées au-delà de Saturne. Quant à la Terre, on découvrirait qu'elle effectue en 24 heures une rotation autour d'un axe incliné et en une année une révolution autour du Soleil. Ainsi seraient expliquées l'alternance diurne de durées variables des jours et des nuits et les variations climatiques des quatre saisons.

À l'époque, les autorités religieuses, catholiques et protestantes, plongées dans leurs querelles théologiques, ne prirent pas conscience des enjeux exégétiques dont cette théorie astronomique ferait l'objet. Mais, au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, le mathématicien, physicien et astronome italien Galileo Galilei (1564 – 1642), que nous appelons en français Galilée, perfectionnait une invention néerlandaise, la lunette d'approche, pour effectuer des observations du



ciel jusqu'alors inconnues, qui l'incitèrent à pencher très fortement en faveur de l'héliocentrisme copernicien. Ces observations révélaient les aspérités qui parsèment la surface lunaire<sup>9</sup>. Grâce à sa lunette, il observe ce que l'on nomme les phases de Vénus, c'est-à-dire que, comme pour la Lune avec ses quartiers, la forme apparente de Vénus varie au cours de l'année. Il observe aussi en 1610 que la planète Jupiter est accompagnée de quatre satellites qui tournent autour d'elles. (On en découvre sans cesse depuis cette date. Les plus récentes observations ont porté à 67 le nombre des satellites de Jupiter.) Enfin, il observe que la surface du Soleil est marquée de taches qui semblent se déplacer. Bref, toutes ces observations l'incitent à publier un traité intitulé *Nuncius Sidereus* (Le Messager céleste) dans lequel il se prononce en faveur de l'hypothèse héliocentrique de Copernic. Il devient soudainement à la mode à travers les sociétés européennes de se disputer entre partisans et adversaires de cette hypothèse. Des théologiens, dont le cardinal Bellarmine, gardien officiel au Vatican de la « saine » doctrine, s'avisent qu'un livre biblique, le *Livre de Josué*, raconte que le chef des Hébreux

---

<sup>9</sup> Cette observation venait renverser une croyance aristotélicienne qui prétendait que l'univers se partageait en deux parts : le monde sublunaire, où régnaient le changement, la corruption et la mort, et le monde des astres, qui commençait avec l'orbite de la Lune, formé d'objets immuables, lisses et parfaits. Par une aberration de la pensée, l'Église avait imprudemment lié dans le passé sa doctrine à des thèses, souvent désuètes et appelées à changer, d'Aristote. Ainsi, auraient été évités des conflits inutiles, de natures doctrinaires ou philosophiques, qui opposaient les progrès des connaissances scientifiques nouvelles à des prétentions vieillottes dépourvues d'observations et de fondements expérimentaux.

avait, en arrêtant la course du Soleil, prolongé la durée du jour et permis de vaincre les Gabaonites. Si l'on admettait l'héliocentrisme, ajoute-t-on, un tel récit deviendrait invraisemblable ! On en vient à soupçonner Galilée d'être hérétique, s'il persiste à défendre une telle position.

Je vous épargne le long récit des querelles qui s'ensuivront. Résumons. Le pape Urbain VIII (Maffeo Barberini<sup>10</sup>), ami de longue date de Galilée, afin d'apaiser les esprits, lui confie la tâche d'écrire un texte, où il exposerait objectivement tour à tour l'une et l'autre thèse.

**Corriger dans la note Berberini**

Emporté par son esprit frondeur, Galilée publiera en 1632 son *Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo* (Dialogue sur les deux grands systèmes du monde), où il met en scène trois personnages : Salviati, un Florentin, partisan de Copernic, Sagredo, un Vénitien éclairé, sans position a priori, et Simplicio, un sot comme son nom l'indique, défenseur de la physique d'Aristote. Dans l'espoir d'atteindre un plus vaste public, Galilée avait écrit son livre en italien plutôt qu'en latin, langue savante. Mais, comme la future reine Victoria, *the Vatican was not amused*. Il faut avouer que son livre est un chef-d'œuvre de malice et de

---

<sup>10</sup> Comme il avait entrepris de vastes travaux destinés à renouveler le visage de Rome, des plaisants s'étaient amusés à faire courir le calembour suivant : « Quod non fecerunt Barbari, fecit Berberini. » (Ce que n'ont pas fait les barbares, Berberini l'a fait.)

vivacité, alors que le traité de Copernic, tout exact et novateur qu'il soit, est ennuyeux à mourir.

L'année suivante, Galilée sera convoqué à Rome, sommé de paraître devant le Saint-Office et, vêtu d'une aube blanche, d'abjurer solennellement les idées qu'il défendait dans son dialogue et ses travaux scientifiques, sous peine d'être accusé d'hérésie et condamné à la prison perpétuelle, pour avoir prétendu que la Terre n'est pas le centre du monde et qu'elle se meut autour du Soleil. Âgé, malade, presque aveugle, il abjurera et sera condamné à demeurer en résidence surveillée pour le reste de ses jours dans sa villa d'Arcetri, située sur une des douces collines qui entourent la ville de Florence. Ayant perdu la vue, il continuera à dicter à son secrétaire ses dernières œuvres rédigées en latin et publiées aux Pays-Bas, qu'on appelait à cette époque les Provinces Unies.

Il eut deux filles religieuses et n'eut jamais l'intention de rompre avec l'Église. Mais il continuera à dire que le rôle de l'Église est d'enseigner comment aller au Ciel et non comment va le ciel. Il écrira : « Si l'Écriture ne peut errer, certains de ses interprètes et de ses commentateurs le peuvent. » Il reprendra ces idées dans une lettre célèbre adressée en 1615 à la duchesse Christine de Lorraine. C'était donner aux autorités vaticanes une sage leçon d'exégèse. C'était aussi énoncer d'avance ce qu'on appellera au XX<sup>e</sup> siècle la thèse des NOMA, The Non-

**overlapping Magisteria (Les magistères disjoints). Que chacun, théologien ou scientifique, se mêle du domaine dont il est chargé et n'intervienne pas dans celui des autres.**

**La tentative de l'Église d'étouffer avec de pseudo-arguments exégétiques la thèse héliocentrique a continué à alimenter jusqu'à nos jours bien des controverses. Mains scientifiques et philosophes, tout en protégeant ouvertement leurs arrières, blâmèrent dans leur for intérieur ces indignes manœuvres. Certains, comme Descartes — le rationalisme moderne naquit de ses écrits philosophiques —, et Pascal — ses *Lettres à un Provincial* sont l'embryon de la littérature polémique qui suivra —, telles que le révèlent des notes retrouvées dans leurs papiers après leur mort, avaient ainsi gardé un prudent silence, qui n'empêchait pas moins de conclure qu'ils n'en pensaient pas moins dans leur for intérieur. Très prudent, peut-être à l'excès, Descartes avait décidé de ne pas livrer à la presse son *Traité du monde*, dans lequel il se prononçait en faveur de l'héliocentrisme. Pascal, le pieux Pascal, dira de l'Inquisition qu'elle est « ignorante et arrogante », et que la science relève uniquement de la raison naturelle. Le Père Mersenne, pivot important de la science française, dira ironiquement : « Peut-être qu'à Rome, la terre est immobile, mais en France, elle tourne ! »<sup>11</sup>**

---

<sup>11</sup> Il avait écrit en 1623 un livre d'exégèse, aujourd'hui oublié, intitulé *Questiones celeberrimae in Genesim cum accurata textus. Explicationes*. (Très célèbres questions sur La Genèse à partir

Consulté par le cardinal Bellarmin, le jésuite Christoph Klau, dit Clavius, qui avait conseillé le pape Grégoire XIII dans la réforme du calendrier, âgé et malade, dut reconnaître que Galilée avait raison ; sa mort prochaine lui évita de devoir entrer dans cette bataille. En 1728, l'astronome anglais James Bradley interprétant correctement un intrigant phénomène optique, appelé aberration de la lumière, obtenait une preuve irréfutable, que Galilée avait cherchée en vain, de la révolution de la Terre autour du Soleil. Souhaitant tirer l'épine galiléenne du pied de l'Église, le pape Benoît XIV, qui régna de 1740 à 1758, et qui avait lui-même reçu une formation scientifique, autorisera la publication et la lecture des ouvrages qui se prononçaient en faveur de l'héliocentrisme. Ces interdictions avaient été fort peu respectées par les astronomes que ces questions préoccupaient. Mais le pape Benoît, prudent à la détente, attendra l'année 1741 avant d'accorder son imprimatur à la publication des œuvres complètes de Galilée, tout en ajoutant que l'héliocentrisme n'était qu'une hypothèse scientifique. Cela revenait à reconnaître implicitement que les sentences prononcées contre Galilée au siècle précédent étaient révoquées. Mais il fallut attendre jusqu'à 1757 avant que les ouvrages favorables à l'héliocentrisme ne soient retirés du catalogue

---

de sources exactes. Explications.) Constatons que la pensée du Père Mersenne à l'égard des débats qui agitèrent son époque évoluera depuis une apologétique inquiète vers une audacieuse défense des avancées scientifiques.

des livres interdits. Encore que l'on trouve jusqu'en 1846 des exemplaires de l'Index des livres interdits, où sont mentionnés des écrits de Copernic et de Galilée.

À la même époque, dans le *Discours d'introduction à l'Encyclopédie*, Jean Le Rond d'Alembert écrivait :

Un tribunal devenu puissant dans le midi de l'Europe, dans les Indes, dans le Nouveau Monde, mais que la foi n'ordonne point de croire, ni la charité d'approuver, ou plutôt que la religion réproûve, quoique occupé par ses ministres, et dont la France n'a pu s'accoutumer encore à prononcer le nom sans effroi, condamna un célèbre astronome pour avoir soutenu le mouvement de la terre, et le déclara hérétique (...). C'est ainsi que l'abus de l'autorité spirituelle réunie à la temporelle forçait la raison au silence ; et peu s'en fallut qu'on ne défendît au genre humain de penser.

Le siècle des Lumières et l'une de ses plus éloquents voix venaient ainsi d'ouvrir une féroce bataille, jamais tout à fait apaisée, où l'on avait tenté au nom d'idées périmées d'étouffer les progrès de la connaissance et de la raison. Les courants rationalistes et anticléricaux des siècles suivants prendront le relais.

Mais des braises continuaient à brûler sous la cendre. Un certain chanoine Settele se vit refuser en 1820 par un supérieur le droit de publier un ouvrage intitulé *Éléments d'optique et d'astronomie*, parce qu'il se référait à l'héliocentrisme naguère interdit ; il fit appel auprès du pape Pie VII, qui lui donna raison.

Durant le concile Vatican II (1962 – 1965), l'Église catholique dut reconnaître qu'autrefois certaines

**interventions chrétiennes dans le domaine scientifique étaient indues. En 1979 et en 1981, donc peu de temps après avoir été élu pape, Jean-Paul II créait une commission chargée d'étudier l'Affaire Galilée. Il ne s'agit pas, estimait-il, de procéder à une réhabilitation, car le tribunal qui avait condamné l'astronome n'existait plus.**

**Ce sont là des chinoiseries d'avocats, qui ne changent rien au fond de la question. Quoi qu'il en soit, le pape reconnaissait devant les participants à la session de l'Académie pontificale des sciences tenue le 31 octobre 1992, que les théologiens à l'époque s'étaient trompés, même en matières exégétiques : « Ainsi la science nouvelle, avec ses méthodes et la liberté de recherche qu'elle suppose, obligeait les théologiens à s'interroger sur leurs propres critères d'interprétation de l'Écriture. La plupart n'ont pas su le faire. », disait Jean-Paul II.**

**On pouvait croire que la question était à la fin réglée. Mais le 15 mars 1990, le cardinal Joseph Ratzinger, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi (l'ex-Saint-Office) avait prononcé à l'université de Parme une conférence où, s'appuyant sur un philosophe des sciences controversé d'origine autrichienne nommé Paul Feyerabend, il avait tenté de montrer que l'Église avait eu parfaitement raison en son temps de condamner Galilée. On ne sait quel diable l'avait poussé à utiliser une citation de Feyerabend qui disait :**

L'Église au temps de Galilée avait été bien plus fidèle à la raison que Galilée lui-même, elle avait aussi considéré les conséquences éthiques et sociales de la doctrine de Galilée. Sa condamnation était juste et rationnelle, et tout révisionnisme à cet égard ne peut être fondé que sur un opportunisme politique.

Il est vrai que Galilée ne disposait pas d'une preuve directe du mouvement de la Terre ; cette preuve ne fut acquise, comme nous l'avons dit, qu'au moment, en 1728, où James Bradley eut expliqué l'aberration de la lumière reçue par son télescope. Mais les astronomes du temps de Galilée disposaient d'un ensemble d'observations et de données, qui ne pouvaient être expliquées que par le modèle copernico-galiléen.

En philosophie, Feyerabend est un original et un anarchiste que l'on a comparé à Tristan Tzara, le père du dadaïsme, et à Salvador Dali, le peintre des montres molles et des insectes échassiers. Dans les arts, ce type d'incartades est accueilli sans trop d'émois, mais en épistémologie des sciences, il n'en est pas ainsi.

Le cardinal Ratzinger, connaissant les arcanes du Vatican et conservateur dans l'âme, avait voulu par cette conférence malavisée prévenir une déclaration comme celle d'octobre 1992. Ce fut en vain.

Feyerabend avait écrit des ouvrages intitulés *Contre la méthode : esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* ou *Farewell to Reason (Adieu la Raison)*, qui prennent systématiquement le contre-pied des idées



admises en histoire et en épistémologie des sciences. Autrement dit, il avait provoqué de fortes vagues dans ces eaux-là et il était vu dans les milieux universitaires comme un penseur toxique. En invoquant Feyerabend afin de défendre les autorités du Saint-Office qui avaient condamné Galilée, le cardinal Ratzinger s'engageait dans des voies étranges, où il risquait de s'égarer et d'égarer sa doctrine tout entière avec lui. Au secours, Thomas d'Aquin, viens chercher ton garçon !

Devenu pape sous le nom de Benoît XVI, il avait été invité à participer en janvier 2008 à l'inauguration de l'année universitaire de l'université romaine La Sapienza. Mais on n'avait pas oublié la conférence de Parme et les références à Paul Feyerabend. À la suite d'une intervention de 67 professeurs de La Sapienza, soutenus par les étudiants, le pape dut renoncer à participer à l'inauguration de l'année universitaire. Une manifestation de soutien à Benoît XVI de quelque 100 000 fidèles s'était tenue le 20 janvier 2008 sur la place Saint-Pierre. Mais nous vivons en un temps où, parfois, les faits pèsent plus lourd que les foules. Le 15 février 2009, 445 ans après le jour où naquit Galilée, le président du Conseil pontifical pour la culture célébrait dans la basilique Sainte-Marie-des-Anges-et-des-Martyrs une messe en l'honneur de Galilée.

Son nom a été donné à un astéroïde, à une sonde de la NASA envoyée vers Jupiter, afin d'explorer la planète et ses

satellites, à un futur système de positionnement européen, à deux cratères extraterrestres, l'un situé sur la Lune, l'autre sur Mars ; Florence possède un lycée qui porte son nom, Paris un institut qui comprend huit laboratoires de recherche, des écoles d'ingénieurs et de doctorants, Bruxelles une école universitaire.

Bertolt Brecht a écrit sur sa vie une pièce de théâtre qu'il mettra dix ans à parfaire ; on a rapproché les vexations qu'il avait dû subir aux mains des idéologues nazis de celles que Galilée eut à souffrir des autorités vaticanes.

Diverses œuvres furent inspirées par cette pièce : 1) en 2005, un film français intitulé *Galilée et l'Amour de Dieu* avec Claude Rich dans le rôle-titre relate les étapes du procès ; 2) *Galilée*, un opéra en douze scènes est présenté à Genève en 2006 ; 3) deux versions d'une fresque musicale de Jean-Claude Amiot, intitulée *Messenger des étoiles*, furent présentées à Dijon en 1994 et en 2009. Dans son *Voyage du condottière* (1932), André Suarès rend compte de deux voyages qu'il avait effectués en Italie. Il y signale que l'académie de l'université de Padoue conserve l'épine dorsale de Galilée. Il remarque à ce propos :

Peuple à reliques : ils ont aussi l'épine dorsale de Galilée, à l'Académie, en rien différente d'une autre épine, un os à moelle pour le pot-au-feu du dimanche. Il faudrait mettre le tout dans un tronc à la Sainte Science ou à Saint Antoine.

Enfin, signalons qu'il existe un groupe de *metal symphonique* (sic) allemand nommé Haggard qui a consacré en 2004 à la vie de Galilée un album intitulé *Eppur si muove*. La tradition prétend, bien que ce ne soit pas complètement assuré, que Galilée, en se relevant après avoir été forcé d'abjurer une part importante de l'œuvre de sa vie, avait frappé le sol de son pied en prononçant ces mots, qui signifient « et pourtant elle bouge ».

### **Blaise Pascal et l'exégèse biblique**

Il n'est pas d'ouvrages qui n'aient contribué à la renommée de Pascal autant que les *Pensées*. Devant la célébrité de ce livre, le génial et précoce mathématicien et physicien, le créateur d'un style ironique utilisé dans les *Lettres de Louis de Montalte à un Provincial de ses amis*, qui fonde la haute tradition de la prose polémique française, s'effacent devant ces *Pensées*.

Et pourtant cet ouvrage tant célébré n'a jamais été soumis à un éditeur par son auteur. Il est le fruit de notes éparses que Pascal avait laissées en plan lorsqu'il mourut à l'âge de trente-neuf ans. Ces notes comprenaient aussi bien de brèves réflexions jetées à la va-vite sur des bouts de papier que des textes élaborés, répartis sur plusieurs pages. Un premier tri avait été rapidement effectué par Pascal qui avait regroupé ses notes en vingt-sept liasses

traversées et regroupés par des fils piqués à l'aide d'une aiguille. Ces regroupements rudimentaires n'avaient rien d'un classement définitif. Paradoxalement, ce confus amas de notes deviendra l'un des sommets de la littérature française et de la pensée.

Depuis la mort de Pascal survenue en 1662, ses héritiers, dont son beau-frère, Étienne Périer, et les divers érudits, qui se sont attaqués au cours des siècles à la complexe tâche de publier ces *Pensées*, ont proposé des classifications et des lectures, qui n'ont jamais recueilli l'unanimité des spécialistes et des amateurs qui se sont penchés sur cette question. Ces notes étaient destinées à la rédaction d'un projet d'*Apologie de la religion chrétienne* qu'il avait conçu, mais que son mauvais état de santé et son décès prématuré ne lui permirent pas de mener à bien. En 1670, grâce aux soins diligents de membres de sa famille et d'amis, était parue une première édition, dite de Port-Royal, intitulée *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets*. Seuls, les textes les plus facilement lisibles y étaient retenus ; certains, par une manie de purisme excessif, avaient été récrits. On n'apprend pas à écrire à Blaise Pascal, qui fut l'un des plus exemplaires prosateurs d'un siècle qui n'en manquait pas. Cette tâche de déchiffrer et d'éditer les *Pensées* de Pascal fut un souci constant, qui se poursuivit tout au long des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, chacun tentant d'améliorer le travail de ses prédécesseurs.

Entretiens, l'art de déchiffrer les manuscrits avait progressé, et les règles qui régissaient l'édition des textes passés s'étaient affinées. C'est, armé de ces outils et de ces principes, que le philosophe Léon Brunschvicg publiera de 1904 à 1914 une édition quasi insurpassable des *Œuvres complètes* de Blaise Pascal. Les érudits qui se sont risqués par la suite à donner une édition nouvelle des *Pensées* n'ont fait que corriger ou améliorer des détails divers de l'édition Brunschvicg, sans la transformer totalement. Résignons-nous : il sera à jamais impossible de donner au texte des *Pensées* la forme que Pascal lui aurait attribuée, s'il avait eu le loisir d'en achever la rédaction conformément au projet qu'il avait dans l'esprit.

Il reste qu'avec le temps et l'usage une division en deux parts de ces notes s'est imposée : l'une intitulée *Misère de l'homme sans Dieu*, l'autre *Grandeur de l'homme avec Dieu*. La première est la plus importante, la mieux rédigée, et celle qui présente le plus d'intérêt. Elle s'alimente au plus profond du cœur torturé de l'auteur, à sa névrose alimentée par le pessimisme qu'engendrait la vision augustinienne de ses conseillers jansénistes. Selon cette vision, à la suite du péché originel que lui ont transmis ses premiers parents, l'homme est congénitalement mauvais et vicié. Cette faille imprescriptible est la cause de toutes les souffrances qu'il endure et de toutes les mauvaises actions qu'il commet.

Cette première partie des *Pensées* pourrait, mutatis mutandis, avoir été rédigée par un Camus bouleversé par l'absurde et le tragique de la condition humaine. Mais un Camus qui veut imaginer qu'en dépit de tout, Sisyphe, à travers son désespoir est — osons le mot —, que Sisyphe est heureux.

Dans la seconde partie des *Pensées*, que certains intitulent *Grandeur de l'homme avec Dieu*, Pascal entend récupérer la mise quasi perdue de Sisyphe. Pour y parvenir il prétendra s'appuyer sur l'ensemble des croyances chrétiennes voulant que ce péché originel, et tous les péchés personnels qui s'en sont ensuivis, furent rachetés par la mort sur une croix de Jésus, fils de Dieu et Messie jadis promis au peuple juif.

Quand il s'attela à la rédaction des *Lettres provinciales*, Pascal n'avait pas reçu une formation théologique antérieure. Mais ses amis et conseillers jansénistes qui l'avait recruté, connaissant sa plume alerte et ses prises de bec avec des jésuites sur des questions de physique, avaient fouillé les écrits des casuistes de la Compagnie de Jésus et y avait détecté maintes failles et faiblesses. C'est armé de cette documentation que Pascal avait rédigé ces *Lettres* merveilleusement assassines.

Pour les textes de la seconde partie des *Pensées*, Pascal avait pris ses sources dans les écrits jansénistes et dans des citations bibliques obtenues à partir de ses

propres lectures ou de ses amis, disciples de Jansénius, qui tout comme Luther et Calvin, s'était nourri d'écrits discutables, rédigés par Augustin sous les feux polémiques qu'alimentaient ses adversaires. Pour tout dire en peu de mots, les citations de Pascal dans cette seconde partie sentaient parfois quelque peu le roussi théologique, et l'exégèse sur laquelle il s'appuyait paraît à nos yeux modernes traditionnelle, vieillie et pas toujours convaincante. La pensée historico-critique était étrangère aux maîtres jansénistes de Pascal plus tournés vers le passé que vers l'avenir. Mais, en matière exégétique, on décèle à travers l'amas de ses notes un évident conflit et une certaine confusion entre sa foi janséniste et les exigences de sa raison de penseur éclairé. S'il avait pu mettre de l'ordre dans l'ensemble de ses notes, en vue d'une édition de ses *Pensées* dont il eût été l'ultime responsable, comment serait-il parvenu à résoudre ces difficultés ? Hélas ! nous ne sommes réduits pour répondre à cette question qu'à de fragiles conjectures !

Pour rencontrer au XVII<sup>e</sup> siècle des penseurs qui détenaient, discrètement, les clés de cet avenir en matière exégétique, penseurs discrets mais néanmoins promis à une brillante renommée, il nous faut nous tourner vers un philosophe juif néerlandais, polisseur de lentilles, et vers un

oratorien normand érudit et polyglotte ; le premier se nommait Baruch (ou Benoît) Spinoza, l'autre Richard Simon.

Allant au-delà des préoccupations strictement philologiques qui avaient retenu jusque-là les plus grands efforts des exégètes, préoccupations qui avaient certes leur importance, mais qui étaient loin d'aller au fond des choses, il fallait qu'apparussent des penseurs audacieux tournés vers des sujets et des méthodes d'analyse, où les plus strictes exigences de la raison ne pouvaient plus être éludées.

### **Baruch Spinoza (1632 – 1677)**

Il appartenait à une famille d'origine portugaise, les Espinoza, qui avait fui la péninsule ibérique, afin d'échapper aux persécutions de l'Inquisition qui avaient affligé juifs et musulmans, à la suite de l'unification des couronnes conquérantes de Castille et d'Aragon.

Il était né à Amsterdam et mourut à La Haye. Sa pensée et ses écrits portaient sur des sujets philosophiques, religieux et politiques, domaines dans lesquels il sut apporter des réflexions originales qui renouvelaient et bouleversaient les traditions reçues. Il recueillit avec intérêt, mais avec une distance critique, l'héritage cartésien, et bien qu'il ait cessé toute pratique religieuse, y compris envers le judaïsme auquel il appartenait par sa naissance, il ne cessa



jamais de réfléchir à de multiples questions religieuses, et d'entretenir par ses lectures, ainsi que par ses contacts personnels, un intérêt critique envers les grands courants monothéistes qui l'entouraient : christianisme, judaïsme et islam. Il exerça une influence importante, tant auprès de ses contemporains que des penseurs qui viendront après lui.

Paradoxalement, alors que l'une des plus importantes de ses œuvres, l'*Éthique*, porte sur Dieu, dont il prouve, à la façon d'un traité de géométrie, — c'est lui qui le dit, les mathématiciens décèlent de nombreuses failles dans cette prétention —, à la fois l'existence et l'unité, il traînera derrière lui la réputation sulfureuse d'un penseur panthéiste et irréligieux. Ces affirmations contradictoires procèdent de la difficulté à traduire une expression latine qui apparaît à quatre reprises dans le texte de l'*Éthique* : *Deus sive Natura*. Si l'on traduit cette expression par Dieu, c'est-à-dire la Nature, voulant dire par là que Dieu se confond avec la Nature, il faut correctement conclure que, selon Spinoza, Dieu et la Nature représentent une seule et même entité, et donc qu'il était bel et bien panthéiste. Mais n'avait-il pas écrit dans l'*Éthique* (Livre I, définition 6) :

Par Dieu, j'entends un être absolument infini, c'est-à-dire une substance constituée par une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle et infinie.

Un théologien traditionnel aurait pu s'exprimer ainsi sans casser la baraque. Mais ce n'est pas à propos de son *Éthique* et de sa conception de Dieu que nous parlons ici de

**Spinoza, mais à propos de la nouveauté de sa pensée exégétique.**

**Il connaissait non seulement l'hébreu biblique qu'il avait appris auprès des rabbins de sa communauté, mais autodidacte brillant, il avait appris le grec ancien et le latin, et s'était nourri des écrits des diverses traditions religieuses (chrétiennes et musulmanes) détentrices de livres sacrés prétendument inspirés par la Divinité.**

**Cette connaissance profonde des langues dans lesquelles furent rédigés les textes bibliques, et ses réflexions sur les divers sens qui leur étaient traditionnellement associés, lui permirent d'en tirer une interprétation toute nouvelle nourrie d'une rationalité sainement critique. Alors que les exégètes chrétiens, ainsi que le juif Maïmonide et le musulman Averroès parmi tant d'autres, expliquaient les contradictions et les difficultés logiques des textes bibliques ou coraniques en exécutant une invraisemblable voltige du sens littéral vers le sens figuré, Spinoza révolutionne la compréhension des textes sacrés, en les concevant avant tout comme un ensemble de récits et d'archaïques conceptions du monde, propres aux nations auxquelles ils furent prétendument révélés. Pour en retrouver le sens exact, il importe donc, affirme-t-il, d'avoir une connaissance approfondie des langues dans lesquelles ces textes furent rédigés, ainsi que du contexte historique et de la mentalité des auteurs, des acteurs qu'ils mettaient**

en scène et des auditeurs auxquels ils s'adressaient. C'est dans son *Traité théologico-politique* (le seul de ses écrits qui ait été publié au cours de sa vie), et dans sa correspondance que ces idées sont exposées. Tout comme le fit à la même époque l'Anglais Thomas Hobbes dans le *Léviathan* (1651), il montre que les croyances religieuses sont dans les sociétés au service des intérêts politiques des dirigeants, d'où la partie politique de son titre. Mais, contrairement à Hobbes qui, afin de contrebalancer la puissance religieuse, préconise de renforcer la force de l'État, Spinoza se prononce en faveur d'un accroissement de la liberté et de l'instruction des citoyens. Contrairement à Machiavel qui soufflait aux princes les moyens de mieux enchaîner les peuples, Spinoza enseigne aux peuples les moyens de mieux s'affranchir de l'autorité des princes. Il préparait ainsi la voie à une démocratie de citoyens libres, instruits et lucides, idéal souhaitable, mais hélas ! jamais parfaitement réalisé. Sans avoir l'air d'y toucher, il écrira dans la préface de son *Tractatus* :

Si les hommes pouvaient régler toutes leurs affaires suivant un avis arrêté, ou encore si la fortune leur était toujours favorable, ils ne seraient jamais en proie à aucune superstition... [...] Ceux qui méprisent la Raison, ceux qui rejettent et condamnent l'entendement comme une nature corrompue, ceux-là justement (voilà le vrai scandale) passent pour posséder la nature divine. [...] Voilà donc ce que je retournais en moi-même : non seulement la lumière naturelle est méprisée, mais beaucoup la condamnent comme une source d'impiété : on prend des inventions humaines pour des œuvres divines, on confond la crédulité avec la foi.

**Il estime qu'il est du devoir d'un esprit éclairé de soumettre l'Écriture à un examen rigoureux avec une âme sincère, pure et libre, n'ayant pour guide de sa conduite et de son comportement que le souci de la vérité, de la justice et de la charité. En son âme et conscience, éclairé par ces principes, il conclura à propos des prophètes (cette remarque s'applique aux déclarations de tous les autres personnages mis en scène dans la Bible) :**

**Nous pouvons donc maintenant affirmer sans hésitation que les prophètes n'ont perçu les révélations de Dieu que par le secours de l'imagination, c'est-à-dire au moyen de paroles ou d'images, véritables ou imaginaires.**

**Faisant écho à des conversations qu'il avait eues avec son disciple et ami, Louis Meyer, il suggérera que l'analyse des textes bibliques se fasse à la lumière de ces textes eux-mêmes et de l'histoire de leur rédaction, en suivant les méthodes utilisées dans les sciences de la nature pour en comprendre et en dégager les lois.**

**Hélas ! ces brillantes et précieuses idées choqueront les autorités de la synagogue d'Amsterdam. Le 27 juillet 1656, Baruch fut frappé officiellement par un herem, qui le bannissait à jamais de la communauté juive, autrement dit, pour employer un vocabulaire chrétien, il était excommunié sans rémission de la communauté juive. Pour gagner sa vie, il adoptera le métier de polisseur de lentilles destinées à des**

**lunettes et microscopes, instruments qui avaient été inventés dans le pays où il avait vu le jour.**

**Dans la lointaine France, la lecture du *Tractatus* conduira l'intransigent Bossuet, grand artisan de la Révocation de l'Édit de Nantes, et persécuteur impitoyable des dissidents, à accuser le brave et rigoureux Spinoza d'athéisme et d'impiété. Solidement ancré dans les vestiges du passé, il était incapable de percevoir les lueurs de l'avenir. Spinoza avait mis en garde contre les abus d'autorité des théologiens ; tout se passe comme s'il avait prévu les réactions à venir de Bossuet et d'un grand nombre de ses successeurs.**

**Les écrits de Descartes, novateurs en dépit de la prudence timorée de leur auteur, et de Spinoza, qui n'avait plus rien à perdre, le libertinage érudit, le progrès des sciences de la nature, sont tous les reflets d'une attitude nouvelle à l'égard des croyances judéo-chrétiennes reçues et des traditions philosophiques, qui leur étaient depuis des siècles associées.**

**Ainsi, on vit apparaître au milieu du siècle sous la plume d'un calviniste français<sup>12</sup>, Isaac de La Peyrère l'audacieuse thèse des préadamites, qui prétendait qu'il**

---

<sup>12</sup> Certains ont prétendu qu'il descendait de juifs espagnols convertis de force. Mais rien de cela n'est assuré.

avait existé une race humaine antérieure à Adam et Ève qui n'avait jamais vécu au Paradis terrestre.

Bien entendu, La Peyrère n'appuyait pas cette croyance sur des restes d'hominidés fossilisés, comme le font les paléontologues depuis la fin du XIXe et les débuts du XX<sup>e</sup> siècle. Pour justifier cette croyance, il se fondait sur les deux récits que l'on trouve au début du *Livre de la Genèse*. Dans l'un (*Ge*, 1, 27), YaHWeH crée l'homme et la femme au sixième jour en même temps que les autres animaux. Dans l'autre (*Ge*, 2, 4 – 24), YaHWeH Élohim modèle d'abord Adam avec de la glaise, puis Ève en l'extrayant d'une côte de celui-ci. Puis il les place dans le jardin d'Éden où il leur est permis de goûter à tous les fruits, fors celui de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Mais par suite de leur désobéissance, ils sont chassés du jardin. Selon La Peyrère, seuls les Juifs descendent d'Adam et Ève, tandis que les Gentils, les non-Juifs, seraient les fruits de la première création. Poursuivant sa lecture du *Livre de la Genèse*, La Peyrère nous apprend que Caïn se réfugia au pays de Nod à l'est d'Éden avec sa femme et ses enfants, et y construisit une ville. Extrapolant à partir du récit biblique, il conclut que cette femme de Caïn et tous les ouvriers qui participèrent à cette construction devaient logiquement provenir de cette humanité préadamite.

L'intérêt de ces réflexions ne vient pas de ce qu'elles ont forcé les penseurs, croyants ou sceptiques, à croire à la

thèse de La Peyrère voulant qu'il faille partager l'humanité en deux parts. On pourrait certes lui opposer bien des objections, même en acceptant à la lettre le récit quelque peu confus de cette partie de la Genèse. Par exemple, qu'en est-il des survivants au Déluge ? Selon le récit biblique, seuls Noé et sa famille auraient survécu au cataclysme. La distinction entre Gentils, descendants des préadamites, et Juifs, descendants d'Adam ne tient plus. Mais ces peuples habitant d'autres continents, comme les Indiens d'Amérique par exemple, pourraient-ils descendre de ces préadamites et n'avoir pas été atteints par les flots du Déluge. L'intérêt de la thèse de La Péreyre vient du fait qu'au XVII<sup>e</sup> siècle la crédibilité des récits du début de la Genèse commençait à paraître douteuse, à la lumière des découvertes qui accroissaient l'étendue des connaissances nouvelles acquises tant dans le domaine de l'histoire que de la géographie et des sciences de la nature. Jamais auparavant dans le monde judéo-chrétien, en dehors d'occasionnels mécréants, tôt réduits au silence, un penseur n'avait songé à mettre en doute ces récits reçus comme paroles de Dieu. Chez les chrétiens, les tenants des croyances traditionnelles, toutes Églises confondues, eurent tôt fait d'objecter que ces doutes s'attaquaient aux dogmes du péché originel et de la rédemption universelle de l'humanité par la mort du Christ. Mais il annonçait un nouvel état d'esprit qui tentait de lire les écrits bibliques en souhaitant les réconcilier avec le progrès des connaissances.

Des croyants sincères mais lucides, comme par exemple Pascal et le Père Mersenne, exprimeront à la volée des réflexions sur la nécessité de lire les écrits bibliques en tenant compte des exigences de la raison nouvellement éclairée par les progrès du savoir. Pascal écrit : « Il faut savoir douter où il faut, en se soumettant où il faut. Qui ne fait pas ainsi n'entend pas la force de la raison. » (*Pensées*, éd. Lafuma, 170) Et, il ajoute que, s'il faut faire dans les questions religieuses la part du surnaturel et du mystère, néanmoins « si on choque les principes de la raison notre religion sera absurde et ridicule. » (*Pensées*, éd. Lafuma, 173), rejoignant ainsi les remarques que formulait saint Augustin dans son *De Genesi ad litteram*. Il est conscient de ce qu'il appelle « les contrariétés » des Écritures. Il constate que tous les passages de la Bible sont loin de présenter entre eux une parfaite cohérence. On sent que les exigences de la raison se font plus pressantes que naguère. Il résout ces contrariétés par le moyen de ce qu'il nomme des « ordres », dans lesquels il distingue l'ordre de la raison et l'ordre du cœur, reconnaissant que les prophètes ont fréquemment parlé par « figures », autrement dit qu'il faut fréquemment les lire en remplaçant le sens littéral par un sens symbolique.

Houspillé par les défenseurs des idées traditionnelles, La Péreyre se convertira au catholicisme, mettra une sourdine à ses doutes, entrera dans l'ordre des Oratoriens,



**mourra dans la paix de Dieu et le respect des historiens de la pensée exégétique. Notons que sa conversion sera le prix qu'il avait dû payer pour sortir de la prison de Bruxelles, où l'avait relégué le vicaire général de l'archevêque de Malines, à cause de l'audace d'idées qu'il avait été forcé de désavouer.**

**À la même époque, le philosophe, théologien calviniste et pédagogue, le Tchèque Jan Amos Komensky, dit Comenius (1592 – 1670), parcourt l'Europe, fuyant les attaques des autorités diverses choquées par les audaces de sa pensée, audaces considérées de nos jours comme normales dans tous les pays avancés de l'Occident. Michelet l'appellera le Galilée de l'enseignement. Il espérait trouver dans l'enseignement généralisé le remède aux conflits qui affligeaient l'Europe déchirée par la Guerre de Trente Ans. Il préconisait que soit dispensé un enseignement de qualité égale tant aux filles qu'aux garçons<sup>13</sup>, indépendamment de la classe sociale à laquelle appartenaient les enfants, adapté aux seules capacités intellectuelles des élèves et des étudiants. C'étaient des idées toutes nouvelles, qui, par malheur, prendront du temps avant d'être mises en pratique.**

**Au cours de ses déplacements, Comenius avait espéré rencontrer Descartes afin qu'ils puissent ensemble tirer**

---

<sup>13</sup> À l'encontre d'une longue tradition d'idées reçues, il considérait que l'intelligence des femmes était aussi vive et brillante que celle des hommes.

profit du partage de leurs idées progressistes. En dépit de leurs préoccupations intellectuelles communes, leurs rencontres se solderont par un désappointement partagé. Sans doute, faut-il attribuer cet échec au tempérament inquiet de Descartes, qui craignait sans doute d'être compromis pour s'être trouvé en présence d'un personnage qui sentait peu ou prou le roussi.

Comenius mourra aux Pays-Bas qu'il habitait depuis près de quatorze années. C'était un pays remarquablement accueillant envers les audacieux penseurs étrangers. Sa figure atypique et contrastée, voire utopique, sera vue par ses contemporains et ses successeurs de manières diverses et opposées. Selon le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Beyle, il aurait été « un faux prophète ». Il est vrai que l'on trouve dans ses écrits des dérives mystiques qui entachent sa crédibilité. En vérité, par ses intuitions fulgurantes en matière d'enseignement, il ouvrira des voies lumineuses vers l'avenir. Il aura dégagé ainsi les obstacles qui se dressaient à l'encontre du rationalisme des Lumières. Et si, de sa pensée théologique il y a peu à retenir, ses réflexions sur l'enseignement demeurent précieuses et devraient guider nos actuels ministres de l'Éducation. Il disait : « Tout devrait être enseigné à tout le monde, sans distinction de richesse, de religion ou de sexe. » Ce principe reposait sur son concept de *pansophia* (ou sagesse universelle), dont tout citoyen, enfant ou adulte,

devrait pouvoir bénéficier. Il considérait que l'éducation est un processus qui doit s'étendre sur toute la vie et que le monde entier est une école. En disant « tout doit être enseigné », il n'entendait pas qu'il fallait gaver les crânes comme on gave les foies des canards, car il estimait qu'en éducation, l'essentiel est avant toutes choses d'apprendre à bien penser. C'est à bon droit que l'UNESCO accorde chaque année le prix Comenius, naguère créé par Jean Piaget, pour honorer les travaux d'un éducateur émérite.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, mentionnons en passant les noms de l'évêque anglican Brian Walton (1600 – 1661) et du théologien huguenot Jacques Louis Cappel (1639 – 1722) dont les travaux portèrent principalement sur des questions de philologie hébraïque, en particulier sur l'évolution de l'écriture et de la syntaxe de l'hébreu. Ces questions linguistiques qu'on espérait, naïvement, éclairer par les récits bibliques portaient essentiellement sur deux points : quelle langue Adam et Ève parlaient-ils au Paradis terrestre ? La réponse, croyaient beaucoup, allait de soi : ils parlaient l'hébreu, qui aurait été la première langue du monde ! L'autre question se demandait : quelles langues naquirent à la suite de la perturbation provoquée par l'intervention de YaHWeH auprès des ouvriers travaillant à la tour de Babel ? À ce propos, les érudits déployèrent, en vain, des torrents de folles hypothèses. Walton, plus

**sensément que bien d'autres, écrira dans sa *Première Dissertation sur les Prolégomènes* :**

**Nous avons suffisamment prouvé qu'on ne saurait certainement fixer le nombre des premières langues. Le nombre de celles qui sont venues de ces premières est encore plus incertain, le mélange et le changement qui leur arrivent tous les jours en font voir l'impossibilité [...] Finissons cette question par les paroles de Bécán [polyglotte néerlandais qui fut médecin de Charles Quint ; il avait tenté de prouver que la langue parlée par Adam était le flamand !] :**

**Ainsi donc, les écrits philologiques de Walton, puis de Cappel, en dépit de leur naïveté, mettront une inévitable distance critique entre le texte biblique et les exigences du bon sens et de l'observation. Pensons que nous sommes à une époque où il ne saurait être question chez les gens d'Église et les théologiens de mettre en doute, ouvertement, l'enseignement des Écritures, non seulement sur des questions de foi et de mœurs, mais sur des questions qui se posent dans les divers champs de la connaissance. Mais nous ne saurions nous prononcer sur ce qui mijotait dans leur for intérieur. Déjà pourtant, tout comme Monsieur Jourdain parlait en prose sans le savoir, bien des exégètes avaient commencé à faire de la critique biblique sans s'en rendre compte. Jadis, par la masse et la nature de leurs écrits, des défricheurs comme Origène, Jérôme et Augustin avaient en leurs temps été de ce nombre.**

**Les idées de La Péreyre sur les préadamites touchaient à une question qui, à partir de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup>**

siècle, agitera pendant longtemps le milieu des exégètes : l'historicité et la vraisemblance du Pentateuque — la Torah des juifs —, et l'attribution à Moïse de la totalité de la rédaction des cinq livres qu'il contient<sup>14</sup>.

Nous avons ci-dessus mentionné l'influence qu'exerça le philosophe néerlandais Baruch Spinoza sur la critique biblique. Il eut peu de disciples immédiats, mais il est ici utile de mentionner l'ouvrage d'un de ceux-là, Louis Meyer (Lodewijk Meijer, 1629 – 1681) (qui publia en 1666 un ouvrage intitulé *Philosophia Sanctae Scripturae interpres*, (La philosophie interprète de l'Écriture sainte), sous-titré *Exercitatio paradoxa* (Exercice paradoxal), donc quatre ans avant le *Tractatus* de son maître Spinoza. Conscient des reproches que cet ouvrage était susceptible de lui attirer, Meyer avait écrit dans sa préface :

À peine les théologiens auront-ils jeté les yeux sur le titre de cet ouvrage, qu'ils considéreront son auteur sans impartialité, ni bienveillance ; bien plus, la colère montera en certains d'entre eux, nous n'en doutons nullement.

En invoquant la philosophie qu'il considérait comme un guide préférable à la théologie en matière d'exégèse, Meyer pensait avant tout au *Discours sur la méthode* de Descartes, qui tentait d'aborder sans aprioris l'analyse de la réalité en

---

14 Comme témoignage de la violence avec laquelle ces débats, amorcés par Spinoza, furent conduits, mentionnons qu'à la fin du XVIIe siècle, l'Église réformée d'Écosse fit pendre un étudiant de 18 ans qui prétendait que le Pentateuque avait été écrit non par Moïse, mais par Esdras.

faisant le vide devant les idées reçues<sup>15</sup>. Il fut non seulement un disciple, mais un ami, qui assistera Spinoza au cours de sa dernière maladie, car il comptait parmi ses nombreux centres d'intérêt et de compétence la pratique de la médecine. Il convient d'admettre parmi les inspirateurs de Meyer, non seulement Descartes et Spinoza, mais aussi le bon et sage Érasme, son compatriote, qui considérait la raison comme le maître de l'homme. Ce luthérien, isolé en un pays à majorité calviniste, aura eu le souci de dépasser par la voie rationnelle de la philosophie les antagonismes qui divisaient catholiques et réformés. Hélas ! ce noble but ne sera pas favorablement accueilli par les théologiens des deux partis, qu'il avait espéré rapprocher. Meyer, tout en gardant une grande part des croyances traditionnelles, aura eu le mérite de vouloir introduire plus de rationalité dans l'analyse des textes bibliques.

### **Richard Simon (1639 – 1712)**

En avril 1678, huit ans après la publication du *Tractatus* et un an après le décès de Spinoza, paraissait sous la plume d'un oratorien français, Richard Simon, un ouvrage au titre apparemment modeste et discret, mais appelé à faire grand bruit : il s'agissait de *l'Histoire critique du Vieux Testament*.

---

<sup>15</sup> Pour sa part, Descartes n'aura pas l'audace d'appliquer à des questions théologiques les principes et les procédés de sa Méthode.

Normand par ses attaches familiales, il était né à Dieppe, où il passa la plus grande partie de sa vie, et où il mourut. Fils d'artisan, après des études prometteuses chez les Oratoriens de sa ville natale et les Jésuites de Rouen, il put, grâce à sa vive intelligence et à la générosité d'un bienfaiteur, étudier à la Sorbonne la théologie et les langues orientales. C'est ainsi qu'il acquerra les compétences auxquelles il devra sa notoriété. Il entra chez les oratoriens, où il avait effectué ses premières études, et fut ordonné prêtre en 1670.

Ses premiers travaux toucheront des sujets très diversifiés qui témoignent de sa grande et brillante souplesse intellectuelle. Elles lui permirent d'aiguiser ses talents de polémiste, qu'il sut exploiter avec verve tout au long de sa carrière. Encore peu connu, mais déjà armé de la rigueur des méthodes historiques qui feront sa force, il osa critiquer — avec des arguments péremptoires —, un ouvrage d'Antoine Arnauld, un des chefs de file du mouvement janséniste. Afin d'aider un ami qui était en procès contre les Bénédictins de Fécamp, Simon rédigea en sa faveur un piquant memorandum. Les Bénédictins se plaignirent auprès du supérieur des Oratoriens et parce que cet ami avait pour frère un éminent membre de la Société de Jésus, Simon fut accusé de « jésuitisme ». Ce qui sonnait comme un vilain mot en ces temps, où les querelles théologiques étaient entachées de relents politiques. On

songea pour un temps à éloigner de la France ce trop fringant poulain, mais Richard obtint de demeurer en son couvent à travailler studieusement à son *Histoire critique du Vieux Testament*, et à en préparer l'impression. L'édition de cet ouvrage se fit par livraisons qui soulevèrent tour à tour les réprobations de Port-Royal, autrement dit le bastion des penseurs jansénistes, de Bossuet, qui était à l'époque le précepteur du Grand Dauphin, le fils aîné de Louis XIV, pour lequel il écrira son *Discours sur l'histoire universelle* à la douteuse chronologie, des théologiens de la Sorbonne, voire des protestants dont il ébranlait les fondements de la Sola Scriptura, et même des érudits juifs. Une des thèses, qui firent le plus peur aux oiseaux, mettait en doute que les cinq livres du Pentateuque tout entier aient eu pour seul auteur Moïse. Il montrait que la rédaction de l'ancien Testament était plus complexe qu'on ne l'avait cru, et qu'il fallait attendre que le peuple exilé à Babylone ne soit revenu à Jérusalem, avant que la rédaction de la Bible, telle que nous la connaissons, ne soit entreprise. Il insistera sur l'importance de ce que les exégètes allemands appelleront par la suite le *Sitz im Leben*, c'est-à-dire le contexte historique et social qui entourait les écrits bibliques quand ils furent créés.

Mais, au cours de son analyse, il rejettera une des fausses accusations, dont parmi d'autres exégètes chrétiens, s'était rendu coupable son prédécesseur



**l'oratorien Jean Morin (1591 – 1659), voulant que les « contrariétés » présentes dans le texte biblique provenaient de déformations délibérées produites par des scribes juifs. Ce qui n'empêche pas que des variations involontaires ne se soient parfois glissées çà et là par la faute de copistes distraits.**

**Avec l'aide du chancelier Michel Le Tellier, par des manœuvres qu'on a qualifiées d'inqualifiables, Bossuet obtint le droit de faire saisir et détruire par la police la totalité de cette édition. Seuls quelques exemplaires ont clandestinement échappé à cette brutale opération. Mais des manuscrits et des copies de *l'Histoire critique du Vieux Testament* s'étaient subrepticement retrouvés en Angleterre et aux Pays-Bas, où des éditions clandestines seront réalisées<sup>16</sup>. L'ordre des Oratoriens le retranchera de ses membres. Mais il eut la chance de pouvoir se retirer avec ses manuscrits et sa bibliothèque dans une cure normande où il avait été précédemment nommé.**

**Il continuera à écrire et publiera successivement, à partir de 1689, une *Histoire critique du texte du Nouveau***

---

<sup>16</sup> En vérité, ces exemplaires furent préservés par les soins de personnes appartenant même à l'entourage du Roi, à qui cette sombre opération parut éminemment détestable. Les nombreuses rééditions et traductions dans les principales langues européennes attesteront de la valeur et de l'intérêt de cet ouvrage. Un lecteur attaché à la cour pontificale affirmera même que cet ouvrage prouvait admirablement bien la fragilité de la thèse protestante appuyant les croyances chrétiennes sur la Scriptura Sola. Sans compter le sort injuste et cruel infligé à Simon, les progrès et la qualité de l'exégèse française en seront pour longtemps affectés. Par la suite, on a accusé à bon droit Bossuet d'indignation irrationnelle, de malhonnêteté intellectuelle et d'ignorance volontaire à l'égard d'un livre qu'il n'avait même pas lu tout entier.

***Testament, une Histoire critique des versions du Nouveau Testament, une Histoire critique des principaux commentateurs du Nouveau Testament depuis le commencement du christianisme jusqu'à notre temps et enfin Nouvelles Observations sur le texte et les versions du Nouveau Testament.*** Ces ouvrages, qui soulèveront moins d'agitations que le premier, témoignent de son application et de son immense érudition. La légitime amertume qu'il avait ressentie ne tarira aucunement son courage et sa détermination. Les idées qu'il défendait et appuyait sur de solides références et sur des argumentations fondées, garderont leur valeur, et guideront jusqu'à nos jours les avancées des chercheurs qui traiteront de ces questions. Afin d'éviter les tracasseries que lui avaient causées la publication de son premier ouvrage, il avait eu la prudence de confier les suivants à des éditeurs néerlandais.

Certains ont mis en doute la sincérité de sa foi, mais il sut s'acquitter consciencieusement des tâches et des devoirs que lui imposait sa cure, et il semble qu'il n'ait jamais mis en doute les croyances de l'Église quant au caractère inspiré de la Bible<sup>17</sup> — ce en quoi il se distancera

---

17 Sous le titre Lettre à Monsieur l'abbé Pirot [...] touchant l'inspiration des livres sacrés (1686), il rédigera un texte où il entend exposer sa position personnelle sur cette question. Pirot, manifestement manipulé par Bossuet, avait accusé Simon de s'être écarté des enseignements de l'Église. L'exégète s'y montre respectueux des dogmes établis, mais en même temps soucieux de maintenir une distance critique loin de toute naïve servilité dans l'interprétation des textes bibliques. Rappelons que cette complexe et subtile question occupe près de deux cents colonnes (2068 – 2266) dans le Dictionnaire de théologie catholique.

de Spinoza —, et à l'importance de la Tradition. Il n'a jamais cessé d'affirmer sa fidélité à l'Église. Si d'autres avant lui, comme Ibn Ezra, Hobbes et Spinoza, ont disputé de l'authenticité du Pentateuque et de son attribution à Moïse, nul ne l'avait osé avec l'érudition et la rigueur dont cet audacieux novateur avait fait preuve. Faisant porter son analyse sur une attentive étude comparée des textes dont il disposait — il se penchera par exemple sur la version samaritaine de la Torah —, Simon se verra accabler par Bossuet d'un ridicule reproche : « Cet homme veut remplacer la religion par la grammaire. »

La tentative de Bossuet pour étouffer l'*Histoire critique du Vieux Testament* se révélera vaine. Comme nous l'avons dit, des copies de cet ouvrage, provenant de personnes de l'entourage du Roi et de Bossuet lui-même, se retrouvèrent en Angleterre, aux Pays-Bas et en Allemagne, où elles seront rééditées ou traduites en anglais et en latin. Sans compter une réédition de mauvaise qualité, dite édition de Leyde, que désavouera Simon, et des éditions pirates non autorisées. Ces éditions permettront de répandre à travers l'Europe pensante la réputation et les idées de Richard Simon, suscitant à la fois l'admiration et d'inévitables polémiques entre exégètes et théologiens de nations et de confessions diverses. Sans doute échaudé par les événements de 1678, peut-être aussi à cause de convictions personnelles, Simon, dans ses ouvrages postérieurs portant

sur l'histoire critique du Nouveau Testament, se montrera moins audacieux qu'il ne l'avait été quant à la paternité scripturaire du Pentateuque. Se plaçant sous la savante autorité d'Origène et de Jérôme, « l'Origène des Latins », il orientera principalement son érudition vers les diverses versions des livres du Nouveau Testament, sans se risquer à mettre en doute l'authenticité de certains longs passages. Tout au plus émettra-t-il quelques mises en garde quant au dernier chapitre de l'évangile de Marc, de l'attribution à Paul de l'épître aux Hébreux et de l'épisode de la femme adultère dans l'évangile de Jean. Encore, cet épisode correspond-il à la mansuétude dont Jésus fit preuve à l'égard des pécheurs tout au long de sa vie publique, et de sa ferme volonté de prendre ses distances d'avec l'hypocrisie et l'impitoyable rigorisme légaliste des pharisiens. On remarquera que ces mises en garde couraient à l'époque chez les exégètes de toutes confessions, et continueront de l'être jusqu'à nos jours. En contrepartie, cet ancien élève des jésuites ne manquera pas de blâmer l'exégèse augustinienne des jansénistes, parmi lesquels il range — douce revanche, car pour être savant, on n'en est pas moins homme —, l'« augustinien » Bossuet.

## LE XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

On a dit de ce siècle qu'il commença en 1715, année où mourut Louis XIV et qu'il se termina en 1789, année où des insurgés parisiens prirent la Bastille, symbole, depuis le Moyen Âge, des abus de l'absolutisme royal. Utilisant un raccourci qu'on a jugé trop audacieux, dans la préface de *La Crise de la pensée européenne, 1680 – 1715*, Paul Hazard écrivait : « [Au début de cette période], la majorité des Français pensait comme Bossuet ; tout d'un coup, les Français pensent comme Voltaire : c'est une révolution. » On sait bien que cette formule appelle de nombreux bémols, mais elle résume les nombreuses variations de la pensée qui caractérisent et séparent ces deux siècles. Certes déjà, Descartes, Galilée, Spinoza, Leibniz, Newton, Richard Simon, Pascal lui-même avaient préparé les voies du siècle des Lumières, mais en dépit des luttes que les penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle eurent à soutenir, ils parvinrent à une liberté d'expression que leurs prédécesseurs ne possédaient pas ou n'osèrent pas ouvertement revendiquer.

Nous ne saurions examiner ici tous les écrivains et penseurs de ce siècle qui traitèrent sérieusement ou légèrement de questions religieuses. Parlons pourtant de deux d'entre eux, le plus connu, François-Marie Arouet, dit Voltaire, et l'autre, parfois oublié, le juriste italien Cesare Beccaria. Relents des siècles qui l'avaient précédé, les questions de droit pénal et de justice avaient à cette époque conservé un caractère brutal qu'on ne saurait de nos jours

imaginer dans les démocraties occidentales. Par exemple, un individu détraqué, François Robert Damiens, avait frappé Louis XV d'un coup de canif inoffensif, pour le rappeler à ses devoirs qu'il négligeait gravement. Il fut condamné à être écartelé en place de Grève après avoir été cruellement supplicié. Presque seul en France, Voltaire dénonça un traitement aussi inhumain et lutta pour que justice soit rendue dans diverses affaires (Calas, Sirven, La Barre, Lally-Tolendal), où des protestants avaient été calomnieusement accusés et condamnés pour des crimes qu'ils n'avaient pas commis. Déiste, croyant à l'existence d'un Dieu qui régit le cours d'un univers qu'il aurait créé, Voltaire devra lutter contre des philosophes et encyclopédistes résolument athées qui occupaient la pensée française. Mais en revanche, par son style corrosif, dans sa vaste correspondance, ses pamphlets, ses romans et ses contes, son *Dictionnaire philosophique portatif*, il luttera violemment contre ce qu'il appelait l'Infâme, c'est-à-dire le pouvoir tyrannique qu'exerçait l'Église catholique. Mais son ironie et ses polissonneries n'auraient su prendre, dans l'histoire de la pensée, la place de la critique savante qui venait de naître et qui suivra dans les siècles à venir. Sa plus importante contribution au progrès des sociétés européennes et mondiales viendra avant tout de ses luttes pour la tolérance, pour une justice honnête, sourde aux calomnies, qui ne se laisse pas « acheter » ni égarer par des a priori métaphysiques.

S'éloignant de l'agressivité systématique du *Dictionnaire philosophique portatif*, précédés par le merveilleux André Chénier, nourri à l'enivrant lyrisme de la Grèce, les poètes français du siècle suivant : Hugo, Lamartine, Vigny, voire Baudelaire et Verlaine, en dépit des variations et des écarts de leurs croyances et de leurs conduites, puiseront dans la Bible une part importante de leur inspiration. Ce romantisme français empruntait sa sensibilité à sa redécouverte des richesses émotives que contenait la Bible, où le romantisme allemand, son devancier et son inspirateur, avait cherché une des composantes de sa ferveur.

Juriste, criminaliste, philosophe, homme de lettre, Beccaria (1738 – 1794) écrivit un traité intitulé *Des délits et des peines*, où il fonde le droit pénal moderne, basé sur une juste adéquation entre les crimes et les punitions.

En matière exégétique, ils n'apportèrent pas d'avancées significatives, mais en luttant pour une justice plus équitable envers les personnes, ils rejoignaient ces éternelles valeurs humanistes de compassion qu'avait prêchées le Christ, mais que l'Église avait tristement oubliées.

Parler de Voltaire, c'est parler de *Candide ou de l'Optimisme* (1759), le plus célèbre de ses contes

philosophiques, et parler de Candide, c'est parler de Gottfried Wilhelm Leibniz (1648 – 1716), car l'un des prétextes de la rédaction de ce conte fut une thèse énoncée par ce créateur de la monadologie. Traitant du lancinant problème du Mal que provoquent tout autant les désordres de la Nature que les malicieuses aberrations du comportement humain, Leibniz avait conçu l'idée que le monde, si imparfait soit-il, était malgré tout le meilleur de tous les mondes possibles. C'est du moins la leçon que le professeur Pangloss, leibnizien à tous crins, essaie d'inculquer à Candide, son élève. Pour Leibniz, le Mal n'est que l'ombre du Bien, et, inéluctable nécessité, il est le prix à payer pour profiter des bontés de ce monde. Mais ces raisonnements sont d'un faible secours pour quiconque souffre d'une insoutenable condition. Le philosophe britannique Alfred North Whitehead écrivait à ce propos dans *Process and Reality* (p. 47) : « La théorie leibnizienne du “meilleur des mondes possibles” est une sottise audacieuse qui a été produite dans le but de sauver la face d'un Créateur construit par des théologiens contemporains et antérieurs. » Et, dans *Les grands cimetières sous la lune*, Georges Bernanos ajoutait : « L'optimisme m'est toujours apparu comme l'alibi sournois des égoïstes, soucieux de dissimuler leur chronique satisfaction d'eux-mêmes. Ils sont optimistes pour se dispenser d'avoir pitié des hommes et de leurs malheurs. »



Afin d'ébranler cette thèse qu'il jugeait bien naïve, Voltaire, dans un style endiablé, soumettra son personnage principal à une cascade d'épreuves susceptibles d'affliger les pauvres créatures que nous sommes, et de convaincre qui le lira, que nous ne vivons pas dans « le meilleur des mondes possibles. »

Il ne saurait être question d'accabler ici ce brave Gottfried Wilhelm, qui possède à son actif une œuvre impressionnante, qui s'exerça dans des domaines très divers, comme le calcul différentiel et intégral dont il partage avec Isaac Newton l'honneur d'être le créateur. Peut-être souhaitait-il ainsi redonner quelque espoir à des contemporains déchirés par des guerres politiques et religieuses incessantes et cruelles. À son honneur, on rappellera que ce luthérien de naissance avait conçu le noble projet de réconcilier et de réunir des Églises qui se disputaient des ouailles réduits en chair à canon. Hélas ! ce projet n'aura pas de suite, et les tentatives œcuméniques de réconciliation se poursuivront jusqu'à nos jours sans connaître de plus fécondes issues.

En matières religieuses, on rencontre en France un écrivain étonnant, précurseur des Lumières, mais qui ne connut pas la renommée des grands auteurs qui ont illustré le XVIII<sup>e</sup> siècle en traitant de ces questions. Il s'agit de Robert Challe, né à Paris en 1659 et mort à Chartres en 1721, après avoir bourlingué longuement à travers le monde

et produit une œuvre très diversifiée. Il avait débuté sa carrière, en pastichant l'illustre Cervantès dans une *Continuation de l'histoire de Don Quichotte de la Manche*, puis avait rédigé un roman intitulé *Les Illustres Françaises, Histoires véritables* (1713). Il avait rédigé un texte audacieux : *Le Militaire philosophe ou Difficultés sur la religion proposée au R. P. Malebranche, prêtre de l'Oratoire, par un ancien officier*, qu'il avait laissé circuler clandestinement, mais qui ne sera publié qu'en 1768, donc bien après son décès. C'est à ce titre que nous parlerons ici de Challe.

Sa vie fournit la matière d'un pittoresque roman d'aventures et d'apprentissage. Cadet désargenté, après des études de droit, il s'embarque pour la Nouvelle-France, où il s'établit en Acadie. De 1682 à 1688, il dirige une entreprise de pêche, qui l'amène à livrer de la morue séchée vers les ports de Lisbonne et de Cadix. Fait prisonnier par des pirates associés aux Anglais, il est pour un temps retenu à Boston, puis à Londres, où il sera libéré par le moraliste français Charles de Saint-Évremond, qui s'y était établi.

À son retour en France, Challe est nommé « écrivain du roy » sur un navire des Indes orientales à destination de l'Inde et du Siam. Il rédigera un abondant journal de voyage et des mémoires qui paraîtront après sa mort. Il mourra dans la misère à Chartres, où il avait été exilé.

On retrouve ici ce loup solitaire à cause de son *Militaire philosophe*, dans lequel il expose des thèses radicales où, au nom des droits imprescriptibles de la raison, il met en doute l'historicité et la véracité des écrits bibliques. Sans que ceux-là n'aient connu ses écrits, il précède Diderot et Voltaire et les autres philosophes des Lumières, sans connaître par suite de sa quasi-clandestinité les habiles et prudentes censures avec lesquelles le père de l'Encyclopédie avait dû se couvrir. Ce qui ne l'empêchera pas d'être l'objet d'emprisonnements successifs et de se voir retirer en 1757 le Privilège du Roi accordé pour la publication de cette œuvre, qui fait honneur pour toujours à la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle.

À l'égard de la Bible, Diderot, tout athée qu'il soit devenu, se gardera bien d'adopter l'ironie dévastatrice de l'auteur de *Micromégas*, écrivant dans ses *Pensées* sans doute par prudence, mais aussi par conviction :

Les prophètes, les apôtres et les évangélistes ont écrit comme ils y entendaient. S'il nous était permis de regarder l'histoire du peuple hébreu comme une simple production de l'esprit humain, Moïse et ses continuateurs ne l'emporteraient pas sur Tite-Live, Salluste, César et Josèphe, qu'on ne soupçonne pas assurément d'avoir écrit par inspiration.

On peut lire dans sa correspondance cette remarque inspirée par le bon sens :

Lisons Moïse sans chercher dans sa *Genèse* des découvertes qui n'étaient pas de son temps et dont il ne se propose jamais de nous instruire.

La bibliothèque de Voltaire, qui fut achetée par Catherine II, se trouve toujours à Saint-Pétersbourg. On peut y constater qu'elle contenait un grand nombre d'ouvrages se rapportant à la Bible, les uns produits par des exégètes et des théologiens de diverses allégeances, écoles ou confessions, y compris les mieux fondés sur le plan critique, comme par exemple les ouvrages de Richard Simon. On aurait pu attendre de lectures nourries à d'aussi précieuses sources qu'elles mènent dans une œuvre si abondante à des remarques inspirées plutôt par l'érudition que par un usage systématiquement alimenté par la gouaille, la polissonnerie et la mauvaise foi. Sur ce sujet, on consultera avec profit la thèse de Marie-Hélène Cotoni intitulée *L'Exégèse du Nouveau Testament dans la philosophie française du XVIIIe siècle* ; on peut y lire :

La Bible, pour Voltaire est donc un livre, selon les termes du *Catéchisme de l'honnête homme* [extrait des *Dialogues philosophiques* de Voltaire], qui étonne « ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raison », qui est rempli d'un « nombre prodigieux de fables », qui semblent toutes plus absurdes que les *Métamorphoses* d'Ovide, avec ses dénombrements invraisemblables, qui est invraisemblable « si on s'en tient aux plus simples connaissances de la physique », qui sont aussi « un tissu de cruautés » qui font « saigner le cœur ».

De tels propos ne pouvaient guère favoriser les avancées d'une exégèse critique savante. Même si elles ébranlaient les certitudes naïves des autorités en place. Il

aurait été souhaitable en contrepartie que le XVIII<sup>e</sup> siècle français fût enrichi par les travaux exégétiques d'un héritier de la pensée de Richard Simon, mais par malheur il n'y en eut pas. Et les nations du Nord, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, l'Allemagne surtout, prirent pour longtemps la tête en ce domaine. On remarquera cependant parmi cette masse de « philosophes » les noms de deux intellectuels français qui, chacun à sa manière et par un hasard inattendu, firent avancer les exigences rationnelles de l'exégèse historico-critique. L'un était naturaliste de son état, l'autre médecin. Ils se nommaient respectivement Charles Louis Leclerc, comte de Buffon, l'autre Jean Astruc.

Intendant au Jardin des Plantes, qu'on appelait à l'époque, le Jardin du Roy, Buffon (1707 – 1789) possédait des forges à Montbard, ville de Bourgogne-Franche-Comté où il était né. Esprit curieux, il avait conçu une méthode expérimentale, dont il espérait qu'elle lui permettrait de déterminer de manière scientifique l'âge de la Terre. Au XVII<sup>e</sup> siècle, cet âge avait été estimé à 4004 ans avant notre ère, en s'appuyant sur les données chronologiques de la Bible évaluées par James Usher, un évêque britannique. Faute de meilleures évaluations, cette datation avait été acceptée par l'ensemble des religions chrétiennes.

Buffon avait utilisé ses forges pour créer des boulets de fer de diverses grandeurs qu'il avait chauffés à blanc, puis il

avait mesuré les durées nécessaires pour que ces boulets retrouvent les températures ambiantes des caves où il les avait placés. Il reprit ces expériences avec des boulets fabriqués avec divers métaux, ainsi qu'avec du marbre et de l'argile. De toutes ces mesures, il avait déduit une loi mathématique qui lui servirait, croyait-il, à évaluer l'âge de la Terre, dont il pensait, ce qui était vraisemblable, qu'elle était à l'origine une boule de feu. C'est ainsi qu'il affirmera, dans son *Histoire et théorie de la Terre* et dans les *Époques de la nature*, que notre planète était apparue quelque 75 000 ans avant l'époque où il vivait. Il ignorait — ce que nous savons aujourd'hui —, que la plus grande partie de la chaleur que la Terre a conservée, provient des éléments radioactifs qu'elle contient, et nous savons par les méthodes dont nous disposons aujourd'hui que la Terre est née il y a quelque quatre milliards sept cents millions d'années. Ce qui dépasse de loin l'évaluation de Buffon, dont les modestes 75 000 ans dépassaient de loin les quelque 4000 ans d'Usher basés sur le texte biblique. Il reste que cette modeste évaluation de Buffon apparaissait impie aux dragons sorbonagres<sup>18</sup>, comme aurait dit Rabelais, qui lui firent beaucoup d'ennuis pour cette imprudente évaluation. On a retrouvé dans les papiers de Buffon des données qu'il n'avait pas osé publier, qui donnait à la Terre un âge de quelque trois millions d'années.

---

18 On trouve dans ce néologisme rabelaisien la racine onagros, qui en grec signifie âne. C'est ainsi que Rabelais jugeait le corps enseignant de la Sorbonne.

**Mais, craignant d'être sérieusement ennuyé s'il publiait cette donnée, il avait préféré s'en abstenir, car comme il l'avait écrit dans l'une de ses lettres « il vaut mieux être plat plutôt que pendu ».**

**À l'époque où il vivait, les sciences de la Terre et la physique n'étaient pas suffisamment avancées pour permettre d'évaluer l'âge de notre planète. Mais Buffon soupçonnait, comme bien d'autres savants de son temps, que la chronologie biblique, à laquelle Bossuet se soumettait docilement dans son *Discours sur l'histoire universelle*, était beaucoup trop brève pour permettre la mise en place des complexes phénomènes géologiques qui s'offraient à la vue de tous.**

**Jean Astruc était né dans le Gard en 1684, il mourut à Paris en 1766. Issu probablement d'une famille d'origine juive, il était fils d'un pasteur protestant qui s'était converti au catholicisme à la suite de l'Édit de Fontainebleau (1685)<sup>19</sup>. Reçu médecin à l'université de Montpellier à l'âge de 19 ans, il enseigna à Toulouse, puis à son Alma Mater. Sa vive mémoire lui permit de maîtriser en peu de temps plusieurs langues : l'anglais, l'italien, le latin, le grec ancien**

---

<sup>19</sup> Cet acte de Louis XIV par lequel était révoqué l'Édit de Nantes édicté par Henri IV en 1598 qui accordait aux protestants français la liberté de culte. Par cette décision injuste et maladroite, la France se privait d'une partie de son élite économique et intellectuelle forcée de s'exiler au profit des pays étrangers.

et l'hébreu. Il se rendra à Paris, où il devint médecin consultant de Louis XV et de Mme de Tencin, qui lui légua à sa mort la plus grande partie de ses biens. Ce qui lui conféra, combiné à son arrogance et à son vilain caractère, une mauvaise réputation. Plutôt théoricien de la médecine que praticien, il écrira de nombreux traités dont un, écrit en 1756, où il se prononçait contre la vaccination antivariolique, qui donnait pourtant des résultats prometteurs contre cette terrible maladie.

Préoccupé par les questions exégétiques autant que médicales, il écrivit en 1766 un traité intitulé *L'Art d'accoucher réduit à ses principes avec l'histoire sommaire de l'art d'accoucher*, et une lettre sur la conduite qu'Adam et Ève durent tenir à la naissance de leurs premiers enfants, qui nous apparaît d'une grande naïveté. Plus sérieusement, il avait publié à Bruxelles en 1753 sans nom d'auteur un texte intitulé *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le Livre de la Genèse*. En vérité, le livre avait été publié à Paris, mais la prudence voulait qu'à l'époque on use de ce type de subterfuges pour traiter de sujets jugés délicats.

Astruc, qui cite les penseurs qui l'ont précédé dans cette voie : Spinoza, Jean Le Clerc<sup>20</sup>, Hobbes, La Péreyre,

---

<sup>20</sup> Né à Genève, Jean Le Clerc (1657 -1736) s'était réfugié à Amsterdam par suite de ses dissensions d'avec le calvinisme ; il devint arminien, secte opposée au dogme de la prédestination.



**Simon, poussera plus loin et en les appuyant sur une argumentation plus solidement fondée, les doutes qui avaient été soulevés quant à l'attribution à Moïse de la rédaction intégrale du Pentateuque. S'appuyant sur le fait que la Bible, en particulier ses cinq premiers livres, donne à Dieu deux noms différents : Élohim et Jéhovah (que nous avons convenu de translittérer en YaHWeH), il conclut que, pour rédiger le Pentateuque, Moïse s'est servi d'au moins deux documents distincts, qu'il désignera par les lettres A et B. Affinant sa lecture, il leur ajoutera des sources appelées C et D, ajoutant même qu'il est possible qu'il y ait douze documents qui auraient permis à Moïse de compléter sa rédaction. Nous verrons quels développements connaîtront les recherches à venir en s'appuyant sur ces intuitions initiales.**

**Astruc croyait toucher du doigt et mettre en évidence ces diverses sources en disposant les textes du Pentateuque en colonnes parallèles. Si l'intuition qu'il détenait paraissait globalement fort vraisemblable, il était néanmoins imprudent de sa part de vouloir trop explicitement mettre en évidence le détail de ces hypothétiques sources. Ainsi donc, grâce à cet amateur inattendu, serait franchie une étape essentielle des thèses modernes se rapportant à la mise en place de l'exégèse historico-critique. Si le principe du caractère composite de la rédaction définitive du Pentateuque semblait assuré, les**

détails de la manière, dont ces couches étaient entrées dans la composition de ce millefeuille rédactionnel, restaient à expliciter et assurer plus fermement.

Mais hélas ! Astruc ne trouvera pas dans son propre pays de successeurs qui poursuivront et approfondiront son œuvre. C'est donc d'abord du côté de l'Allemagne qu'il faudra se tourner pour trouver cette souhaitable relève. Il faudra attendre le pontificat de Pie X et ce qu'on appellera la « crise moderniste », avant que la France ne retrouve un rôle de choix dans le domaine de l'exégèse scientifique.

## LA RELÈVE ALLEMANDE

Richard Simon continuera assidûment à travailler à son œuvre critique jusqu'à sa mort en 1712. Déjà était parue une traduction latine de son *Histoire critique du Vieux Testament*, tandis que l'année qui suivra son décès verra une traduction en allemand de ses principaux livres. L'une et l'autre de ces traductions étaient accompagnées de préfaces et de commentaires de théologiens allemands avertis, qui, en dépit de certaines réticences exprimées à l'égard des jugements critiques que Simon exprimait sur l'œuvre exégétique de Martin Luther, tout comme de théologiens de sa propre Église, admiraient la valeur des écrits qu'avait laissés le penseur français.

En 1711 paraissait sous la plume d'un jeune théologien allemand nommé Henning Bernhard Witter un ouvrage intitulé *Jura Israelitarum in Palestinam Terram Chananeam. Commentatione in Genesim.* (Droit des Israélites en Palestine, Terre de Chanaan. Commentaires sur la Genèse.) Quarante ans avant Astruc, il discernait à partir des deux récits de la création des êtres humains et des deux noms donnés à Dieu, Élohim et Jéhovah (YaHWeH), des sources différentes sur lesquelles Moïse se serait fondé pour rédiger la version de la Genèse et le texte du Pentateuque qui nous sont parvenus. Witter affirme à bon droit que les écrivains bibliques possèdent des caractères particuliers et adoptent un style qui leur est propre. S'éloignant de la manière traditionnelle d'analyser l'inspiration des auteurs des livres de la Bible, il fait audacieusement avancer les idées à venir en cette matière. Le dogme se trouve ainsi guidé par les progrès de l'exégèse critique. Il faudra certes patienter avant que ces pensées nouvelles fassent leur chemin et ne soient acceptées par les défenseurs reconnus de la doxa officielle. Il va même jusqu'à avancer que les récits bibliques présents dans le Pentateuque puissent être le fruit d'une créativité littéraire empruntant les voies d'un lyrisme qui échapperait aux rigueurs de la vérité historique. Ce qui représente une rafraîchissante avancée vers les libertés permises par l'exégèse critique à venir. Sans avoir lu les propos acerbes que formulera Voltaire dans son *Catéchisme de l'honnête homme*, il semble à l'avance

vouloir prévenir les coups et les étouffer. Il est évidemment peu probable que le Patriarche de Ferney ait de son côté lu le traité de Witter. Par cet ouvrage, la fécondité de l'analyse critique du Pentateuque et de la Bible tout entière faisait une avancée décisive vers la compréhension des étapes qui présidèrent à la rédaction des textes bibliques.

Peu de temps après la publication de ce traité paraîtra en Allemagne un ouvrage intitulé *Richardi Simonii Historia critica Commentatorum praecipuorum Veteris et Novi Testamenti* (Histoire critique des excellents commentaires de Richard Simon sur l'Ancien et le Nouveau Testaments). C'était l'œuvre conjointe d'un traducteur, Leonhard Christoph Rühl et du théologien Jacob Friedrich Reinmann, qui rédigea une importante préface, joignant à cette publication, des extraits d'ouvrages traduits en allemand provenant de Richard Simon. En passant, Rühl fait l'éloge de l'histoire — il entend ici l'histoire récente de la pensée critique, tout autant que l'histoire de la rédaction du Pentateuque —, dont il trace les étapes marquantes. Il décrit l'histoire en général comme « une lumière qui éclaire les nuits de notre ignorance. » Il affirme que nulle science ne saurait s'en passer, pas plus la théologie, qu'il appelle en se référant à l'étymologie « la science de Dieu ».

Parmi les travaux des érudits allemands qui mèneront vers l'exégèse critique du siècle suivant, on rencontre deux brillants philologues qui font le pont entre le XVIIIe et le

XIXe siècle. Alors que la France est occupée par les bouleversements politiques qui suivront la symbolique prise de la Bastille, l'élan provoqué par les travaux de Simon et d'Astruc sera poursuivi outre-Rhin par Karl David Ilgen et Johann Gottfried Eichhorn.

Né en 1763 dans un village de Saxe-Anhalt, Ilgen mourra à Berlin en 1834. Philologue et théologien luthérien, il avait étudié à l'université de Leipzig, et devint professeur de langues orientales à l'université d'Iéna. Ses travaux portèrent sur des écrits épiques et lyriques grecs et latins. Le style du *Livre de Job* attirera son attention, style dont il voudra comparer le lyrisme à celui qu'il avait rencontré dans les écrits de l'Antiquité païenne. On lui doit d'avoir ressuscité le mot *epyllion*, qui se rapportait à des récits épiques de moindre ampleur que les épopées classiques. Son principal apport à l'exégèse biblique, publié en 1798, s'intitulait *Die Urkunden des ersten Buchs von Moses in ihrer Urgestalt* (Les Dossiers des premiers livres de Moïse dans leur forme originale). Le titre du livre parle par lui-même, et nous indique la thèse développée par l'auteur. Il y approfondit, en les étayant d'arguments supplémentaires, les idées qu'Astruc, Rühl et Reimann avaient précédemment énoncées.

Avec Johann Gottfried Eichhorn (1752 – 1827) l'exégèse critique de la Bible prendra une ampleur et une profondeur,

disons une audace, encore beaucoup plus avancées. On l'a surnommé le fondateur moderne de la critique de l'Ancien Testament. Ce théologien luthérien, typique des Lumières allemandes, dont Emmanuel Kant fut l'un des plus illustres fleurons, enseigna successivement les langues orientales aux prestigieuses universités d'Iéna et de Göttingen. Fondateur du premier périodique savant consacré aux études de la Bible et des littératures du Proche- et du Moyen-Orient, il mit ses compétences d'historien, et d'historien des littératures de cette région, au service des études exégétiques de l'Ancien et du Nouveau Testaments, ainsi que des écrits apocryphes qui en étaient issus, soutenant qu'un grand nombre de ces écrits avaient été précédés d'une version araméenne disparue, mais dont on retrouve des traces dans le texte hébreu. Il pensait que l'éclairage jeté par les littératures voisines d'Israël pouvait aider à l'analyse des textes bibliques. En particulier, il fut le premier exégète à suggérer — hypothèse qui continue à préoccuper les exégètes actuels —, qu'une version araméenne d'un évangile primitif aurait précédé les versions grecques canoniques de Marc, Matthieu et Luc, version dont ils se seraient inspirés. Il considérait comme apocryphes plusieurs livres de l'Ancien Testament dont les autorités protestantes ne contestaient pas la canonicité, doutait de l'authenticité des première et deuxième épîtres de Pierre, de l'épître à Jude, et niait qu'il faille attribuer à Paul la rédaction des épîtres adressées à Timothée et à Tite. Ces

questions demeurent encore sur la planche des spécialistes, et n'ont pas encore été définitivement réglées par la recherche actuelle. Eichhorn entretint longtemps une amicale correspondance avec Goethe, son contemporain, qui, éduqué à l'ancienne en matières religieuses, s'étonnait de ses audaces exégétiques. Son apport principal au monde de la culture consistait à convaincre ses lecteurs que la lecture et l'étude de la Bible ne doivent pas être au service exclusif de la théologie, mais qu'elles doivent aussi apporter leur pierre aux acquis culturels de l'humanité, en dehors de toute référence confessionnelle particulière. Il écrit :

L'usage uniquement théologique qu'on fait habituellement des écrits de l'Ancien Testament a empêché jusqu'ici, bien plus qu'on pourrait le penser, d'accorder la considération qu'ils méritent à ces ouvrages de l'Antiquité la plus reculée. On y a cherché uniquement des idées religieuses et on était aveugle au reste de leur contenu.

Dépassant les railleuses critiques auxquelles s'étaient confinés certains auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle français, Eichhorn voudra « rassembler les connaissances anciennes et nouvelles concernant la constitution de l'Ancien Testament et apporter une lumière nouvelle dans les matières obscures, une plus grande clarté dans celles qui sont confuses, et une plus grande certitude dans celles qui sont incertaines. » Contrairement à l'attitude qu'avait adoptée Voltaire à l'égard des auteurs de l'Ancien Testament, traiterai-je de sots Apulée et Ovide parce qu'ils ont écrit

***L'Âne d'or et Les Métamorphoses ? C'est la thèse qu'Eichhorn voudra défendre à l'égard des écrits bibliques.***

**Dans un article consacré à J. G. Eichhorn paru en 1855 dans le tome XI de la *Biographie universelle ancienne et moderne*, on peut lire :**

**Eichhorn a porté aussi loin que qui que ce soit les conséquences de l'exégèse, c'est-à-dire de ce système d'interprétation qui multiplie les plus dangereux paradoxes, et qui tend à ébranler les fondements sur lesquels repose l'origine de la révélation chrétienne. Il a dépassé les idées libérales de ses contemporains, comme ceux-ci avaient dépassé celles de leurs devanciers, surtout des premiers réformateurs qu'ils ont laissés bien loin derrière eux. Quelques-uns de ceux qui avaient favorisé cette critique audacieuse s'aperçurent avec peine des excès dont elle se rendait coupable, et regrettèrent d'avoir percé la digue qui retenait ce torrent dévastateur.**

**Et pendant ce temps, frileusement engoncées dans leurs traditions et leurs dogmes, les grandes Églises chrétiennes, la catholique en particulier, demeureront prudemment à l'écart de la caravane des chercheurs en marche vers l'approfondissement de l'exégèse critique. Elles iront même, comme nous le verrons bientôt, jusqu'à tenter en les persécutant et en leur faisant perdre leurs postes d'enseignants, de les faire taire par tous les moyens.**